SARAH-MAUDE BEAUCHESNE

AU LAC D'AMOUR

Kennes

SARAH-MAUDE BEAUCHESNE

AU LAC D'AMOUR

Kennes

Retrouvez-nous sur www.kenneseditions.com
Rejoignez-nous sur notre page Facebook :
www.facebook.com/KennesEditions
Suivez-nous sur notre compte Instagram : kenneseditions

© LES ÉDITIONS DE LA BAGNOLE, 2021
Publié avec les autorisations des Éditions de La Bagnole

Direction littéraire : Joëlle Landry
Maquette de la couverture : Clémence Beaudoin
Illustration de la couverture : Martine Dupuis
Mise en page : Clémence Beaudoin
Révision : Élyse-Andrée Héroux
Correction d'épreuves : Maude Labelle

© Kennes, 2022, pour la présente édition
Rue de la Blanche Borne 15
6280 Gerpinnes (Loverval) – Belgique

Adaptation : Cassandre Sobiesk

Dépôt légal : mai 2022
ISBN : 978-2-3807-5822-1

Tous droits réservés

À mes amies, ces femmes de mon quotidien,
à nos étés ensemble, à nos rides,
à nos grains de beauté, à nos corps,
à tout l'amour qu'il y a entre nous.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

1 - LE DOMAINE D'AMOUR

2 - COLIN D'AMOUR

3 - ZOÉ

4 - MATISSE D'AMOUR

5 - LUCA D'AMOUR

REMERCIEMENTS

1

LE DOMAINE D’AMOUR

L’air climatisé de sa Corolla fatiguée est fonctionnel, mais Joséphine préfère ouvrir les fenêtres même si la chaleur est trop intense pour qu’une simple brise lui donne le moindre répit. Ses cuisses, serrées dans un short en jeans Levi’s qu’elle a coupé elle-même avec des ciseaux de cuisine, sont trempées, surtout vers l’intérieur. Une goutte de sueur vient lui caresser l’entre-jambes, elle la laisse glisser jusqu’à ce qu’elle atteigne le cuir souple de son siège, qu’un frisson parcoure son corps et fasse baisser sa température. Puis rapidement, la chaleur revient en force, Joséphine transpire, sa peau s’imbibe, puis déborde, et les gouttes salées se remettent à perler, à glisser. Cette pluie infinie de petites sensations la garde éveillée. Elle est bien, tempérée, prête pour l’été de ses vingt ans qui s’annonce chaud, pas seulement en raison de la météo.

En roulant sur l’autoroute, Joséphine écoute un débat à la radio, ça lui donne l’impression d’entretenir une conversation polie avec quelqu’un de plus intelligent qu’elle. Une dame essaie de la convaincre que la fonte des glaciers ne devrait empêcher personne d’avoir des enfants, qu’il faut être optimiste, que n’importe qui pourrait mettre au monde celui ou celle qui aura la recette pour sauver la planète entière d’une apocalypse méritée. Joséphine ne sait pas trop quoi en penser. Dans son quotidien en ville, elle est beaucoup plus souvent préoccupée par la fin du monde que par le nombre de bébés qu’elle voudrait fabriquer. L’air de la campagne va probablement apaiser ses angoisses. Elle le souhaite fort. C’est pesant, avoir peur de mourir à tout bout de champ. Peut-être que son été au bord du lac D’Amour fera fleurir en elle des espoirs de famille unie, de bébés en bonne santé et de bonheur comme-dans-les-publicités-de-céréales. Tout est possible. Même si au fond, elle sait qu’elle serait déçue de suivre le même chemin que tout le monde. Les conventions réchauffées, c’est ennuyeux pour une jeune femme qui carbure à la liberté.

Ma valise est légère, je n'ai même pas eu besoin de m'asseoir dessus pour la fermer. Avant de partir, j'ai lu un article qui disait que l'été s'annonce collant, brûlant. Je laisse donc derrière moi tout ce qui pourrait alourdir mon séjour ; mes sweat-shirts avec les manches tachées de vieilles larmes, mes jeans tellement serrés qu'ils me font mal au ventre, mon pyjama (je vais probablement dormir toute nue tout le temps), mais aussi mes amis qui ne répondent jamais au téléphone, l'alcool fort après minuit dans les bars, le trafic à toute heure, les discussions de coin de rue, mes parents qui s'inquiètent pour mon avenir de fille qui ne sait pas si elle veut devenir médecin sans frontières ou coiffeuse ou influenceuse militante ou nounou en Toscane. Les options sont infinies, c'est stressant, déstabilisant. Ce n'est pas ce qui est derrière qui compte de toute façon, c'est ce qu'il y a devant. Pour l'instant. Si j'étais vieux jeu je dirais YOLO, mais j'essaie d'être une jeune femme dans le vent à jour dans les expressions cool, alors je m'abstiens.

Le fameux lac D'Amour s'étend sur un peu plus d'un demi-kilomètre et longe une voie ferrée qui fend la forêt d'épicéas en deux, loin vers l'horizon. Pour s'y rendre, on doit conduire trois heures vers l'est à partir de la grande ville, les fenêtres grandes ouvertes et la main contre le vent pour faire comme dans les films qui parlent de jeunesse en été. Une fois arrivé au snack au toit orange, il faut s'arrêter pour manger un hot-dog même si on est végé (c'est l'exception secrète), puis repartir doucement et tourner à gauche sur un chemin de terre.

Pour atteindre le domaine privé, il faut compter douze chênes, une cabane dans un arbre, deux maisons peut-être hantées, et traverser une rivière au courant paresseux en passant sur un pont de pierres. Les portes en fer forgé recouvertes de vignes tenaces annoncent le début de quelque chose de beau ; des vents qui excitent l'eau du lac par mauvais temps, le soleil qui chauffe les planches d'un quai interminable, l'odeur de viande choisie avec soin qu'on grille sur du charbon de bois ou même les nuits chaudes à attraper des lucioles entre nos paumes humides. Une longue allée sinueuse décorée de fleurs sauvages mène au manoir de la famille D'Amour. Il y a aussi des pivoines, beaucoup de pivoines. Le gazon est vert et l'eau perle sur chaque brindille, c'est de la rosée fraîche à longueur de journée, tout l'été.

La maison est majestueuse, imposante, elle semble infiniment vaste, solide, intimidante surtout. Son revêtement en bardeaux de cèdre, comme du bois élégant qu'on aurait délicatement brûlé du bout d'une bougie parfumée, lui donne des allures de repaire chaleureux. À la droite du manoir, une vieille grange tenace ajoute un côté champêtre au paysage avec ses bottes de foin, sa peinture écaillée et sa girouette rouillée. C'est le refuge idéal quand l'envie de s'embrasser en cachette est devenue insupportable.

Derrière le manoir, c'est le lac qui prend toute la place, il s'étend avec grâce. Sa plage de sable scintillant picote la peau de ceux qui s'y aventurent pieds nus à la recherche d'un peu de fraîcheur, et l'eau s'agite seulement quand le bateau des D'Amour se met à réveiller le domaine tout entier avec son moteur qui sonne puissant et luxueux. Les moustiques volettent en groupe parmi les hautes herbes dorées ou sous le quai, à l'abri du soleil qui tape fort. Au lac D'Amour, le temps n'existe plus vraiment. Tout ce qui compte, c'est le parfait mélange des journées ensoleillées qui se succèdent et des rares jours de pluie qui obligent tout le monde à faire une pause. Quand le ciel est gris, il faut alors s'enrouler dans des draps parfumés à la lavande, regarder un ou cinq épisodes d'une série qui fait pleurer ou

admirer la forêt qui se fait mouiller bien comme il faut par les immenses fenêtres embuées du manoir. Souvent, ces journées lentes font place à beaucoup de tendresse.

La grande beauté de l'endroit, ses couleurs vives et ses odeurs sauvages sont difficiles à oublier. C'est aujourd'hui le deuxième jour de ses vingt ans, et Joséphine redécouvre ce chemin-là pour la première fois depuis six longues années. Tout est là, comme avant, aussi luxuriant qu'avant. L'odeur des vivaces mariée à celle du bois humide du quai ne fait que déterrer en elle des souvenirs de grande liberté. C'était le bon temps, les plus belles saisons de sa vie d'enfant. Joséphine ne comprend toujours pas ce qui s'est réellement passé, elle s'explique mal cette coupure franche. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'au premier jour de l'été, il y a six ans, ses parents n'ont pas préparé la voiture ni les bagages, ils n'ont pas sorti les maillots et la crème solaire en vue de leur visite annuelle chez les D'Amour. Depuis, ces vacances ne sont qu'un simple mirage d'enfance, une époque trop belle pour être vraie. Elle a donc laissé les étés passer en s'accrochant à ce qu'elle avait vécu au bord du lac, chérissant ces images du mieux qu'elle le pouvait malgré le temps qui file et la mémoire qui s'effrite. Mais en cette journée du tout début de juin, elle est prête à y remettre les pieds pour entamer une nouvelle étape tout en chaleur dans sa vie de femme.

Après avoir parcouru le sentier le pied sur le frein pour bien s'imprégner des lieux, Joséphine gare sa voiture derrière une rangée de trois Jeep de l'année ; une rouge, une noire, une blanche. Elles sont fraîchement lavées, les pare-chocs reluisent, les pneus dégouttent encore. Leurs propriétaires respectifs avaient évidemment envie que leur bolide soit impeccable pour son arrivée. Mais Joséphine s'en fout, elle n'est pas tellement une femme à voitures. En coupant le moteur, elle prend un moment pour tenter de deviner à qui pourrait bien appartenir la Jeep rouge, la plus flamboyante des trois. Elle cherche pendant trois bonnes minutes en admirant la peinture qui scintille sous le soleil brûlant. Elle n'y arrive pas. Les frères D'Amour ont sûrement tellement changé depuis le temps ; ils pourraient être devenus n'importe qui. Mais Joséphine souhaite fort que quelques-uns des détails qui la charmaient jadis soient encore bien ancrés en chacun d'eux. Par

exemple, elle espère retrouver Colin, du haut de ses dix-huit ans, aussi pétillant, aussi naïf qu'avant, trop peu conscient de son charme et de tous ses talents. Elle se rappelle que, même tout jeune, il nageait plus vite que ses grands frères. Qu'il prenait soin de tout ce qui respire autour de lui, d'un nid de fourmis près de la rive jusqu'aux invités de marque qui venaient parler d'argent et de sponsors en picolant au bout du quai. Il était poli, rieur, un aimant pour tout le monde. Joséphine, en se remémorant le visage lumineux, presque angélique de Colin, sourit fort.

Puis elle se met à penser à Luca, le plus vieux, le plus sérieux, le moins facile à comprendre. Elle ne se rappelle même pas s'être vraiment amusée avec lui durant toute son enfance. Il parlait peu, écoutait beaucoup, et restait souvent seul, en retrait, à surveiller ses petits frères du coin de l'œil, aux aguets d'un mauvais coup inévitable. Il tentait peut-être déjà de remplir le vide laissé par leur père, ce mirage d'homme brillant, impressionnant, occupé.

Puis il y a Matisse, d'un an l'aîné de Joséphine, qui n'a jamais vraiment cessé de hanter ses pensées, même après toutes ces années. Les souvenirs qui le concernent sont plus clairs que tous les autres ; elle se souvient de ses avant-bras tachetés par endroits, comme si le soleil de vacances avait choisi de peindre des éclaboussures sur sa peau. Elle se souvient de son rire puissant, franc. De ses shorts rouges qui le suivaient été après été, toujours plus courts, et toujours plus flatteurs pour ses cuisses musclées d'avoir skié sur l'eau depuis l'aube. Elle se souvient de leur complicité à tous les deux, toute naturelle, toute simple. Évidente, même. Dès qu'elle mettait les pieds sur le domaine au premier jour de l'été, elle savait que Matisse l'attendrait sur la véranda avec en tête, déjà, une mission à accomplir, une cachette à lui faire découvrir ou tout simplement une rainette agitée dans un bocal en guise de cadeau de bienvenue. Elle ne l'a pas vu depuis six ans, ils s'écrivent parfois, mais leurs échanges sont trop souvent teintés d'une nostalgie qui pince. Elle n'a même jamais répondu à ce dernier mail qui se bouclait par une suite interminable de baisers. Joséphine les a comptés : 438 petits « x » pour lui dire qu'il avait hâte de la revoir.

Mais là, le cœur battant, les paumes humides, Joséphine contient mal son excitation. Elle espère que Matisse sera exactement comme dans ses souvenirs, toujours aussi vrai, présent, généreux, prêt à tout pour lui faire vivre une suite de journées chaudes qui se terminent avec une baignade au coucher du soleil et une part de tarte aux fruits frais à partager avant d'aller au lit. Elle est gourmande de ces matins à petit-déjeuner les pieds dans l'eau, des après-midis à se cacher du soleil et à somnoler dans le foin piquant, des soirées à compter les étoiles et à se jurer qu'un jour l'une d'entre elles leur appartiendra. Ses attentes sont grandes. Démesurées, même. Mais elle peine à contenir sa hâte de le retrouver et anticipe une tendre suite à ce qu'ils avaient si bien commencé, enfants.

Trop fébrile pour rester immobile une minute de plus, Joséphine sort de sa voiture. Elle claque la portière pour s'annoncer même si les bruits se perdent rapidement dans la vastitude du domaine. Elle prend son grand sac de cuir dans le coffre et saute d'une dalle à l'autre jusqu'au porche en comptant les différentes variétés de fleurs sauvages sur son chemin. Une vieille tradition qu'elle peut enfin reprendre.

Elle appuie sur la sonnette et l'entend retentir dans tout le manoir, des chiens se mettent à aboyer fort, à s'exciter derrière la porte. Elle aperçoit trois museaux de la taille d'une orange qui s'écrasent contre la fenêtre sur le côté en y laissant des traces humides. Trois danois, des bêtes à la fois robustes et élancées, les yeux doux et les oreilles volantes, annoncent l'arrivée de Joséphine en grande pompe. Elle poireaute un bon moment, sachant que peu importe où Suzanne se trouve dans la maison, elle mettra du temps à atteindre l'entrée tellement tout est loin là-dedans. Puis la porte s'ouvre enfin et elle apparaît, arborant le sourire d'une mère qui retrouve son enfant parti en voyage trop longtemps. Suzanne, sans attendre, serre Joséphine dans ses bras musclés par le sport dans la nature et un régime alimentaire sain (si ça existe).

Elles restent comme ça une longue minute. Elles avaient besoin toutes les deux de cette étreinte-là. Suzanne se dégage pour observer le visage de

Joséphine, elle le scrute entre ses deux grandes mains le temps de constater tous les changements ; les premières rides au coin de ses yeux beaucoup plus brillants que la dernière fois, trois grains de beauté de plus sur sa joue gauche, une minuscule cicatrice au sourcil droit.

— T’as pas changé, Jo.

Joséphine ne sait pas si elle le prend comme un compliment, elle aurait peut-être préféré être tellement différente, à des lieues de ce qu’elle était à quatorze ans. Mais l’expression dans le visage de Suzanne la rassure. C’est une bonne chose.

Joséphine ne la lâche pas du regard :

— Je suis contente d’être ici.

— Tu nous as manqué…

— Vous aussi. Vraiment.

Joséphine prend sa main et la serre fort. Suzanne, touchée, prend son sac de cuir et l’entraîne dans le manoir, accompagnée des trois chiens qui tentent de lui mordiller affectueusement les chevilles à chacun de ses pas. Joséphine, à mesure qu’elle traverse le grand hall, se remémore tous les au revoir vécus entre ces murs-là. Chaque fois qu’un séjour ici tirait à sa fin, toutes les raisons étaient bonnes pour étirer le temps, pour gagner des minutes dans l’entrée. Suzanne remarque qu’elle traîne derrière elle :

— Jo, tu me suis ? Je t’ai installée en bas.

Joséphine sait très bien que les quartiers de Matisse se sont toujours trouvés au sous-sol. Elle souhaite fort, le temps de descendre l’escalier de bois massif, qu’il y vive toujours, qu’il y dorme toujours, qu’il y rêve toujours. Pour que tout l’été, elle partage un peu de sommeil léger à ses côtés. Ou du moins, qu’elle se trouve à quelques pas de sa chambre qui

sentait toujours cette crème à la menthe poivrée que les trois garçons utilisaient pour soulager leurs muscles fatigués. Mâcher un chewing-gum à la menthe lui rappelle toujours cette odeur qu'elle trouvait si masculine. La menthe poivrée, c'est sensuel, pour elle.

Une fois en bas, chaque pas dévoile un nouveau souvenir, à commencer par les vieilles ancres de bateau qui décorent les murs et la lampe Berger qui diffuse encore aujourd'hui des effluves de vétiver. Même après toutes ces années, l'air ambiant a gardé le même parfum de racines délicates, qui rappelle à Joséphine les heures passées à regarder des films sous les lourdes couvertures de laine d'alpaga et à se beurrer les doigts avec du popcorn préparé sur le feu.

Le plancher de chêne ne craque même pas, il est solide, indestructible. Suzanne la guide jusqu'au fond de la pièce chaleureuse, croisant un four à bois éteint, une bibliothèque qui s'étend du plancher au plafond et les vestiges d'une partie de Monopoly inachevée sur une table basse entourée de deux canapés en velours rouille. Quand Joséphine passe tout près de la porte entrouverte où se trouvait la chambre de Matisse à l'époque, les battements de son cœur accélèrent. Sans que Suzanne la voie, elle étire le cou pour percevoir le moindre indice de sa présence : une chaussette solitaire laissée sur le sol, un chargeur de téléphone mâchouillé par un des chiens, un maillot de bain encore humide, ses fameux shorts rouges, une montre chère qu'il porterait trop rarement, un bol de céréales avec un fond de lait encore frais. Mais tout est trop bien rangé pour qu'elle puisse apercevoir autre chose que le coin d'un lit bien fait et l'affiche d'un film qu'elle ne connaît pas, mais qu'elle a tout d'un coup très envie de voir. Il a mis de l'ordre dans ses affaires pour son arrivée, c'est évident. Cette attention la charme.

— C'est encore Matisse qui dort en bas ?

— Oui, il ne bougera jamais de là, je pense. Et c'est lui qui a proposé qu'on t'installe ici…

Suzanne jette un regard à Joséphine pardessus son épaule pour lui offrir un léger sourire, comme si elle savait trop bien que sa réponse venait de la rendre exagérément heureuse. Puis elle continue son chemin jusqu'à la dernière pièce au bout du large couloir, décoré des victoires de ses trois fils et de quelques photos de cette famille (presque) parfaite. Joséphine s'accorde une courte pause pour les observer, pour peut-être tomber sur un cliché qui révélerait ce que les trois frères sont devenus aujourd'hui. Elle a longtemps cherché leurs minois sur les réseaux sociaux, mais les frères D'Amour sont peu connectés, le sport comblant leur besoin d'attention au quotidien. Les photos sur le mur datent beaucoup trop et leurs visages sont les mêmes que ceux de ses vieux souvenirs. Suzanne ouvre la porte du fond et invite Joséphine à y entrer, ravie de pouvoir enfin l'accueillir au domaine, comme avant, à cette époque où les deux familles se réunissaient avec une joie qui ressemble à celle qu'on ressent à Noël. C'était les fêtes de fin d'année en plein été.

Suzanne pose le sac en cuir sur le grand lit. L'édredon blanc est épais, les plumes lui donnent des airs de nuages, ceux qui se gorgent d'eau en plein mois d'août après une journée trop chaude. Le soleil tape sur les oreillers moelleux par une minuscule fenêtre placée bien haut près du plafond. Quand on colle son nez sur la vitre, on peut admirer une partie du lac et même le long quai, où des petites vagues font tanguer les planches. De là, Joséphine sait déjà qu'elle pourra espionner les garçons.

— As-tu besoin de quelque chose ? Je vais te laisser t'installer un peu.

Suzanne ne peut s'empêcher de vouloir que tout soit parfait, qu'elle se sente chez elle. Mais Joséphine n'a besoin de rien, elle est déjà si bien. Elle s'étend sur le lit en touchant la couverture du bout des doigts, doucement.

— Tout est parfait, Suzanne.

Et elle est sincère. Sans rien ajouter, Suzanne sort discrètement de la chambre et ferme la porte derrière elle pour laisser Joséphine s'enfoncer

dans le matelas et rêver à ce qui l'attend cet été. Elle anticipe les nuits à rouler dans ses draps, la peau trempée, le matelas imbibé de sa sueur salée, les cheveux au bas de sa nuque qui frisent encore plus, jusqu'à devenir des petits boudins de vacances. Une coiffure qu'elle n'a la chance de porter que durant les mois chauds. Elle s'excite en pensant à la bière froide, bien pétillante, qu'elle pourra boire avec les trois frères autour d'un feu qu'elle aura appris à allumer elle-même. Il sera haut et fort et d'une couleur dont la flamboyance n'existe qu'au domaine D'Amour. Elle souhaite que sa peau devienne encore plus dorée qu'elle ne l'est déjà tout naturellement, qu'elle s'habitue au soleil et à l'eau, qu'elle s'épaississe aux bons endroits. Elle rêve d'être enfin capable d'apprécier les nouvelles courbes sur son corps, ces formes de femme qui se blottissent sans demi-mesure sur ses hanches et ses fesses depuis un moment déjà. À vingt ans, il est temps que son corps prenne l'espace qui lui est dû, et Joséphine est fatiguée d'avoir souhaité être toute petite sans jamais y arriver. Cet été tout particulièrement, elle veut que les coutures de son maillot de bain s'incrustent dans sa peau souple, elle veut voir dans ses plis quelque chose de gracieux, la preuve qu'elle s'émancipe de ce qu'elle croyait laid avant. Elle est rassurée de constater qu'elle apprend à s'aimer, qu'elle commence à se trouver belle. Et même sexy par moments. Même si elle ne sait pas encore ce que ça veut vraiment dire « être sexy ». Elle espère en trouver le sens ici, c'est un premier défi estival.

Il y a des choses que je déteste chez moi, comme mon menton à la courbe spéciale qui donne parfois l'impression que j'en ai deux ou les points rouges sur mes aisselles qui apparaissent quand je me rase sans savon ou mon pubis qui prend la forme d'une montagne quand je porte mes maudits jeans trop serrés que j'ai très bien fait de ne pas traîner avec moi jusqu'ici. Mais avec le temps, on dirait que j'ai développé beaucoup de tendresse pour mon corps. Je le trouve puissant. Quand je pense à mes menstruations par exemple,

je ressens immensément de fierté pour mon utérus, cet endroit mythique et précieux de mon ventre. C'est peut-être con à dire, mais avant, je n'étais pas consciente de tout le travail qu'il accomplit chaque mois. Je pense qu'il faut se passer le mot, entre nous, que le bas de notre ventre c'est une usine à efforts, un champ de bataille, une île où les tempêtes et le beau temps se succèdent sans jamais se fatiguer. C'est fou, quand même.

Joséphine est tirée de ses rêveries par un vrombissement bien particulier qu'elle avait depuis longtemps oublié : celui d'un moteur de bateau. Un son puissant, clair. Elle sent presque l'odeur de l'essence jusqu'au sous-sol du manoir tellement ce souvenir est vif. Les frères D'Amour viennent d'accoster au quai, c'est la fin de leur entraînement du matin, il est onze heures pile. Les poils se dressent sur ses bras et ses cuisses, des frissons de fébrilité s'emparent de son corps tout entier ; c'est le signe que son été commence.

Joséphine se redresse, prend le temps d'attacher sa lourde crinière noire en chignon sur le dessus de sa tête, laisse quelques mèches inégales descendre le long de sa nuque et devant ses oreilles (pour qu'elles soient libres de friser à leur guise), puis bondit hors de sa nouvelle chambre, le cœur battant. Elle monte l'escalier en courant, fait couiner la semelle de ses Air Force One encore toutes blanches sur le plancher de bois ciré et traverse le manoir jusqu'aux immenses portes vitrées qui donnent sur le lac.

Avant de tirer sur la lourde poignée, elle colle son nez sur la vitre étincelante pour observer discrètement les trois garçons trempés qui s'activent pour accrocher le bateau rouge vif au bout du quai. Luca est le plus appliqué à la tâche, il dicte les consignes à ses deux petits frères même si ce n'est pas nécessaire, même s'ils ont fait ces gestes-là un million de fois

déjà. Il lance des ordres par habitude. Colin l'écoute comme si c'était la première fois, il s'exécute en tirant de toutes ses forces sur une épaisse corde afin de guider le bolide à sa place sous le toit du quai, sans que les rebords heurtent la précieuse peinture rouge. Matisse, lui, n'en fait clairement qu'à sa tête, agacé de se faire dire quoi faire par son grand frère. Il s'amuse à garder l'équilibre sur le dossier de la banquette en cuir à l'arrière. Ses muscles sont encore bien tendus à force d'avoir zigzagué entre les dizaines de ballons flottants sur le lac. Luca, en guise de leçon, agrippe une pagaie qui traînait à ses pieds et donne un bon coup sur les fesses de Matisse afin qu'il tombe à l'eau. Il s'écrase sur une vague, Colin éclate de rire et lâche sa corde, mais Luca, lui, ne flanche pas. Il prend la relève et termine d'amarrer le bateau au quai avec un sérieux qui a toujours exaspéré Joséphine. Elle se concentre alors sur Matisse qui nage jusqu'à la plage de sable au lieu de monter par l'échelle, sûrement pour se sauver de son grand frère qui pourrait lui assigner une autre tâche ennuyeuse avant le déjeuner. Son crawl est impeccable, ses grandes mains fendent la surface de l'eau avec précision, puis plongent profondément sous son torse pour revenir à la surface avec la grâce saisissante d'un olympien.

Dès qu'il atteint la rive, Joséphine prend une grande respiration et se décide à faire glisser la porte pour sortir du manoir. D'un pas lent, elle s'approche du lac et ne lâche pas Matisse des yeux à mesure qu'il s'extirpe de l'eau agitée. Mais c'est plutôt Colin qui l'aperçoit en premier.

— On pensait que tu ne reviendrais jamais !

Joséphine, déçue de ne pas pouvoir accorder toute son attention à Matisse d'abord, mais tout de même attendrie, sourit à Colin en se cachant du soleil avec sa main. Les rayons du midi qui l'aveuglent lui permettent de couvrir une partie de son visage, de ne pas dévoiler tout de suite à quel point elle a changé.

— Je suis là ! Même pas eu besoin de GPS !

Joséphine connaît par cœur le chemin vers les D'Amour.

Elle croise ensuite le regard de Luca, qui lui fait signe de la main avec une politesse irritante. Il n'y a ni joie ni entrain dans son geste, il accueille cette amie d'enfance avec une froideur qui ne l'étonne toutefois pas du tout. Puis Matisse, toujours plus chaleureux et plus démonstratif que les deux autres, arrive enfin à sa hauteur et n'hésite pas à la serrer dans ses bras mouillés sans l'avertir. S'il n'était pas si dévoué dans son étreinte, Joséphine tomberait au sol, les jambes tout d'un coup trop molles pour la soutenir. Elle peut sentir le cœur de Matisse battre dans sa poitrine, son pectoral pressant contre son sein droit. Il n'y a pas d'ambiguïté ; lui aussi, il est heureux de la voir. Dès qu'il la lâche, Joséphine s'ennuie déjà de cette accolade, de cette première proximité d'été. Son t-shirt est mouillé, ses seins se sont durcis sous le mince tissu. Habituellement, elle aurait caché ses mamelons frileux, mais là, c'est différent. Elle les laisse vivre leur frisson. C'est agréable et à propos.

Matisse plante son regard dans le sien, sans gêne, assumé. Il lui lance :

— C'est bizarre de te voir…

Joséphine use d'humour, elle tient à sonner nonchalante pour l'instant :

— D'autant plus que t'es introuvable sur Instagram… Le choc est grand !

Ça fait rire Matisse. D'un rire spontané qui trahit son excitation.

— Je déteste les réseaux, c'est superficiel.

Ce dédain charme Joséphine. Matisse est différent. Pas prétentieux, juste pas intéressé par ce qui est trop commun. Elle lui sourit, tout en gardant un petit air de défi.

— Je comprends, mais j’aurais bien aimé pouvoir liker quelques photos de ski nautique une fois de temps en temps…

— Mais maintenant t’es là, c’est encore mieux.

— C’est vrai. C’est beaucoup mieux.

Ils se sourient trois secondes. C’est juste assez long pour qu’ils comprennent, sans rien se dire, qu’ils se désirent. Que ce qu’ils voient ne les déçoit pas, qu’au contraire, c’est exactement ce qu’ils avaient imaginé et même beaucoup plus. Le visage de Matisse a changé, sa mâchoire est plus carrée, découpée au couteau, et des petits boutons d’acné se mêlent à ses taches de rousseur. Joséphine s’attarde sur ces nouvelles imperfections et se surprend à les trouver belles. C’est comme la preuve qu’il a vieilli lui aussi. Sa peau a du vécu, elle se transforme. Ses boucles châtain sont alourdies par l’eau du lac et descendent jusque dans son cou. Joséphine est excitée par sa pomme d’Adam saillante, ce nouvel attrait la déstabilise. Matisse a le corps d’un homme.

Quand Colin s’amène, Matisse lâche Joséphine des yeux. Elle serre le cadet dans ses bras, il fourre son nez dans son cou et prend une bonne inspiration dans ses cheveux.

— Tu sens comme avant.

— Je ne porte même pas de parfum !

— Tu ne sens pas le parfum, tu sens juste Jo.

Joséphine ébouriffe ses cheveux blonds presque blancs par réflexe, mais le geste est devenu étrange puisque Colin a des airs d’homme lui aussi. Il n’y a définitivement plus d’enfant sur le lac D’Amour et aux alentours. Seulement des jeunes humains au corps qui change et au cœur en pleine croissance.

Puis Luca, le pas lent, apparaît derrière ses frères. Sans vraiment y mettre de chaleur, il se faufile entre eux pour lui faire une brève accolade bien sèche.

Joséphine tente d'entretenir la légèreté des retrouvailles malgré l'humeur décevante de Luca.

— Tu survis toujours avec ces deux-là autour ?

— J'essaie, ouais.

— Je suis contente de te voir.

— Yep, ça fait longtemps.

Matisse est agacé par la froideur de son frère.

— Luca s'est encore levé du mauvais pied, il a bu une Corona de trop hier.

— Je ne bois même pas, c'est toi qui étais trop saoul pour une veille d'entraînement.

— Je viens de faire mon meilleur temps…

Colin aime quand ses frères se chamaillent.

— Matisse est meilleur quand il a une gueule de bois. C'est un don.

Luca ne trouve pas ça drôle.

— C'est un don stupide qui ne va pas durer longtemps.

Sans rien ajouter, il continue son chemin vers la maison en secouant sa crinière noire trempée. Joséphine, Matisse et Colin échangent un sourire

complice ; la mauvaise humeur du grand frère ne pourra jamais gâcher ces retrouvailles.

Je vais sûrement faire l'amour avec Matisse cet été, ça se sent dans la chaleur qui se dégage de nos corps quand on est près l'un de l'autre. J'espère qu'il sait comment toucher comme il faut, je suis vraiment lassée des gars qui sont intimidés par le corps d'une femme. Nous, on se débrouille tout le temps avec leur complexité à eux… Je me fais des attentes de cunni d'emblée, mais je suis souvent déçue parce que les garçons sont trop souvent égoïstes de la langue. On verra.

De retour dans ses quartiers au sous-sol du manoir, Joséphine a étendu tous ses vêtements sur son lit-nuage et tente de se choisir une tenue qui conviendra à son premier dîner chez les D'Amour. La cuisine de Suzanne embaume déjà toute la maison, de haut en bas, avec des effluves de barbecue sur planche de cèdre, de pain chaud et de basilic fraîchement cueilli. Joséphine a éteint l'air climatisé dans sa chambre, et malgré la journée qui s'achève, la chaleur dans la pièce est pesante. Elle laisse ses seins à l'air libre pour tempérer sa peau et sécher la transpiration qui se loge sous le pli de sa lourde poitrine, elle y glisse sa paume tout aussi humide pour essayer d'éponger les gouttelettes qui la chatouillent. En observant ses seins, elle remarque qu'un minuscule poil noir s'est installé au bord de son aréole gauche. Elle ne sait pas si elle doit l'enlever de là ou le laisser décorer son mamelon, elle ne connaît pas les règles. Cette délicate pilosité-surprise la dérange moins qu'elle ne l'aurait pensé. Elle décide de ne pas y toucher, d'essayer de l'assumer et de voir ce nouveau poil comme un signe que sa vingtaine fleurit fort.

Joséphine opte d'abord pour une robe en lin blanc, puis se trouve trop coquette pour un premier dîner, alors elle se ravise et enfile un jeans Levi's (pas coupé celui-là) et une chemise à manches courtes qui appartenait à son ex (ils portaient la même taille et c'était étonnamment pratique). Ce garçon-là a aimé Joséphine comme dans les films et elle se trouve chanceuse d'avoir vu à travers les yeux de quelqu'un d'autre autant de dévouement et de désir inconditionnel. Philippe l'aimait tellement qu'il continuait de la coller même quand elle avait une bonne grippe, s'excitait devant ses cheveux sales de plusieurs jours, vouait une admiration étonnante à l'odeur de ses aisselles après une longue journée. Elle n'a jamais vraiment compris pourquoi elle n'était pas tombée amoureuse aussi fort de lui, elle s'en est toujours voulu. Elle aurait souhaité l'aimer assez pour avoir envie de

l’instagramer le dimanche, les cheveux emmêlés dans ses draps en coton usé qui sentent son parfum même fraîchement lavés. Mais les battements de son cœur n’ont jamais pris le même rythme que les siens et pendant neuf longs mois, elle a fait semblant d’être amoureuse de lui. Mais la vérité, c’est qu’elle ne sentait rien de fou dans le bas de son ventre quand elle le regardait, tout nu ou habillé. Même sous l’effet de deux verres de cidre, elle le trouvait encore ordinaire. Il lui envoyait des fleurs (des œillets roses) chaque fois que quelque chose lui faisait penser à elle… donc très souvent. Malgré la tristesse de cette histoire de moitié d’amour, sa chemise à manches courtes demeure le vêtement préféré de sa garde-robe, toutes catégories confondues. Et le souvenir de Philippe disparaît un peu plus à chaque lavage, sans que cela manque à Joséphine. Ce n’est pas méchant, c’est juste que l’amour pas synchro, ça arrive plus souvent qu’on le pense.

On frappe à sa porte, tout doucement. Joséphine termine de détacher ses cheveux et va ouvrir. C’est Colin, douché, habillé, boucles encore humides, qui veut lui dire que le dîner est prêt. Il est nerveux, on peut percevoir un peu de rose sous le doré de ses joues. Il se risque à baisser les yeux pour admirer les seins de Joséphine, libres et lourds dans le tissu léger de sa fameuse chemise. Rapidement, il détourne le regard.

— Tu ferais mieux de monter vite si tu ne veux pas te retrouver à manger à côté de Luca et son air renfrogné.

— Je suis presque prête, je me grouille.

— Cool. Belle chemise en passant.

— Tu trouves ?

Il fait signe que oui, comme si c’était évident, et traverse le sous-sol pour filer à l’étage, la peau du visage brûlante. À ce stade-ci, Joséphine est incapable de déterminer si son compliment est une simple politesse ou l’indice maladroit d’un désir surprenant. Avant de le rejoindre, elle tente tant bien que mal de dessiner une ligne noire sur chacune de ses paupières devant un miroir antique qui rend son reflet un peu flou, mais elle

abandonne rapidement. Sa main est trop tremblante de fébrilité pour que ce soit droit. De toute façon, elle n'a pas besoin de se maquiller, elle sent déjà qu'ici, elle peut briller de tous ses feux sans même essayer de s'embellir avec des artifices.

À l'étage, Suzanne s'affaire dans la cuisine ouverte qui donne sur une vaste salle à manger. De l'îlot imposant, la vue est à couper le souffle ; le lac est incroyablement calme, et la cime des arbres dans la forêt au loin baigne dans une lumière qui faiblit à vue d'œil. On dirait une aquarelle. Suzanne débouche un rouge qu'elle a méticuleusement choisi dans la cave à vin, un merlot nature d'une couleur dense qui intimide Joséphine. Elle connaît peu le vin, mais fait comme si elle en buvait souvent pour faire la connaisseuse en s'attardant sur l'étiquette et en posant des questions vagues sur le cépage, la région, la robe. Suzanne lui verse un verre, tandis que Colin ouvre grand les portes vitrées pour que le repas soit bercé par le son du vent sur l'eau du lac.

Le soleil se couche et jette un hâle rosé sur la salle à manger. Les pâles rayons fatigués scintillent sur le rebord des assiettes bien astiquées et sur les pointes dressées des fourchettes. Au manoir, même la coutellerie est élégante, spéciale, sûrement dénichée outre-mer dans un marché secret durant l'un des nombreux voyages d'affaires de Christian, le papa des trois garçons. C'est un homme invisible depuis plusieurs années, même avant que la famille de Joséphine ne cesse de rendre visite aux D'Amour. Christian est un hyperactif, assoiffé de grandes aventures, amoureux de tout ce qui est nouveau. Il est parti quand les trois garçons étaient tout petits, sous prétexte que la vie ici était trop lente pour lui, trop calme et trop ordinaire. Parfois, il envoie des cartes postales, mais Luca ne les lit plus, Matisse non plus. Il n'y a que Colin qui se risque, chaque fois, à en lire les premières phrases. Mais l'écriture de Christian manque d'originalité, et la douleur de cet amour négligé est trop grande pour que ces minces nouvelles fassent le moindre bien. Suzanne, avec les années, a appris à ranger les cartes postales dans un tiroir de son bureau. Elles sont là, elles existent, s'empilent, mais ne font plus d'effet. Elle a su garder le manoir solide malgré tout. Il est plein de vie, de parfums, d'émotions, de discussions. Il y

a de la fierté dans le visage de cette mère dévouée, forte. Dans ses rides de rire aussi.

Joséphine, ne sachant pas trop où se mettre ni quoi faire pour aider, s'installe à la longue table à manger décorée de pivoines blanches, sans doute cueillies dans l'allée qui mène au manoir. Elle boit une gorgée de vin en admirant Suzanne qui fait trois choses en même temps. Joséphine a toujours été impressionnée par la capacité des femmes à accomplir plusieurs tâches à la fois comme si ça leur était tout naturel. C'est aussi admirable que triste. Les femmes comme Suzanne s'occupent de tout sans se plaindre, puisque sans elles, rien n'avancerait, ou du moins, tout avancerait de travers. Quand Matisse débarque dans la cuisine, il s'approche tout de suite de sa mère pour lui plaquer un baiser généreux sur la joue. Suzanne sursaute même si elle attendait ce baiser comme le coup d'envoi du repas. Matisse lui prend deux assiettes des mains et les dépose sur la table, serviable, bon garçon. Il échange un regard avec Joséphine, juste assez longtemps pour constater qu'elle s'est changée et qu'elle sourit toujours autant qu'à leurs retrouvailles. Puis il s'assied à côté d'elle en lui demandant si elle apprécie le vin. C'est une question d'adulte, empreinte de bienveillance, et Joséphine est nerveuse d'y répondre. Elle veut sonner élégante, mais pas trop sérieuse non plus.

— Ça semble… très cher.

— C'est sûrement très cher. Mais souvent, plus ça semble cher, plus c'est dégueu, donc ça doit pas être terrible.

Sans lui demander la permission, Matisse prend son verre et boit. Il sourit en laissant couler l'alcool dans sa gorge. Joséphine est encore une fois hypnotisée par sa pomme d'Adam qui suit les vagues du vin dans son cou. Il commente sa gorgée en quelques mots, pas impressionné mais connaisseur quand même, et Joséphine constate qu'elle n'a jamais entendu un homme de son âge parler avec autant d'assurance. Matisse a confiance en lui, et c'est séduisant. Il assume ce qu'il y a de beau en lui sans l'enterrer sous une couche de fausse humilité. C'est rare, de ne pas avoir peur de sa valeur. C'est un trait d'une maturité désarmante, qui se retrouve

habituellement chez les hommes aux cheveux poivre et sel qui ont assez travaillé sur eux-mêmes pour déclarer qu'ils sont heureux avec ce qu'ils sont. Joséphine prend à son tour une gorgée de vin en déposant ses lèvres sur la trace laissée par celles de Matisse sur le rebord de son verre. Elle aime s'imaginer que c'est comme un premier baiser à distance.

Quand Luca prend enfin place au bout de la table, Suzanne invite tout le monde à se servir en présentant humblement ce qu'elle a préparé. Colin se précipite sur la burrata pour la couper en deux et admirer le fromage qui dégouline sur le basilic et les tranches juteuses de la tomate ancestrale. Les garçons se servent des portions généreuses de viande cuite à la perfection, de courgettes, d'aubergines et de fenouil saisis sur le gril, de sauce au miel maison et de pain frais qui irrite le palais tellement on le mange à grandes bouchées.

Les garçons ont vieilli, du corps surtout, mais du reste aussi, je le perçois dans plein de détails, genre leur politesse, leurs tournures de phrases, leur voix basse, leur tendresse envers leur mère, leur regard sur moi. Ce sont des retrouvailles étranges, comme il s'en fait peu aujourd'hui avec les réseaux sociaux et notre obsession de partager notre vie entière avec le monde entier. Les D'Amour vivent différemment, ils préservent leur quotidien, haut perchés dans leur manoir comme dans une tour d'ivoire. Ils vivent en marge bourgeoise, dans un univers que peu de gens connaissent, fréquentent. Un univers de fratrie en fusion. Ils n'ont besoin de personne d'autre, juste de leurs frères, de leur mère, de leur lac. Ils sont devenus des étrangers avec le temps parce qu'ils sont intouchables. Ils sont autosuffisants d'amour.

Les verres se cognent pour toutes sortes de raisons à plusieurs moments durant le repas ; pour une vitesse record, une blessure qui guérit bien, un nouveau sponsor qui fait de l'œil aux garçons. Tous trois parlent de ski nautique, beaucoup, longtemps, ils sont encore sur l'adrénaline de l'entraînement. Ils échangent avec passion dans un jargon qu'ils connaissent sur le bout des doigts, c'est leur langage à eux et Joséphine peine à les suivre. Ils parlent du nouveau bateau des Desjardins, un Mastercraft puissant, ils parlent de longueur de corde, de points combinés, de whiplash douloureux, des mondiaux qui arrivent, de la bisbille chez Lampron Sports Marine.

En voyant l'air hébété de Joséphine, ils changent rapidement de sujet, donnent toute leur attention à leur invitée, ils se mettent à la bombarder de questions, à rêver tout haut aux jours d'été qui arrivent. Ils recommencent à lever leur verre pour le beau temps qui s'annonce dans les prochains jours, la pluie qui tarde, le ciel particulièrement étoilé de ce soir, et surtout, pour l'arrivée de Joséphine sur le domaine. Enfin.

C'est Colin qui entame le discours de bienvenue :

— Merci, Jo, d'être venue travailler ici pour l'été. Maman va te faire faire plein de trucs casse-pieds sur le domaine, mais on sait tous que c'est juste un prétexte pour que tu sois avec nous.

Suzanne acquiesce en terminant une bouchée. Luca lève son verre avec nonchalance :

— Ouais, bienvenue Jo.

Sachant que c’est tout ce qu’il aura à offrir comme mot de bienvenue, Matisse hisse haut son restant de vin rouge en léchant ses lèvres enduites de sauce, prêt à poursuivre ce discours collectif. Mais les trois danois se mettent soudain à aboyer et font sursauter Joséphine. Matisse s’interrompt, et Suzanne se lève de table alors que la sonnette retentit dans tout le manoir. Luca est agacé par le brouhaha :

— Colin, dis à tes amis que c’est pas le moment de venir sonner sur l’heure du dîner.

— J’ai invité personne !

— Ils attendent rarement une invitation pour se pointer de toute façon.

Colin se défend de plus belle :

— Je leur ai dit qu’on avait un dîner spécial, c’est sûr que ce n’est pas eux.

Matisse intervient :

— Ça ne serait pas la fin du monde, Luca. Calme tes nerfs.

Et les trois frères se taisent quand Suzanne revient dans la salle à manger, accompagnée d’une jolie blonde vêtue d’un grand t-shirt en guise de robe d’été, des chaussettes jaunes dans des sandales Adidas trop grandes aux pieds. Ses cheveux coupés court sous les oreilles sont séparés au milieu d’une raie impeccable, et les cernes sous ses yeux lui donnent un air fatigué et séduisant à la fois. C’est un trait particulier mais pas désagréable, au contraire. Toute petite, mais pas moins femme, la nouvelle venue traverse la vaste pièce avec assurance. À l’évidence, elle connaît les lieux par cœur. En contournant l’îlot de noyer, elle attrape une assiette et un verre au passage. Elle ne semble pas avoir besoin d’invitation.

— Salut les garçons !

Colin et Luca la saluent sans trop de surprise. Elle s’assied tout de suite à la place vacante à côté de Matisse, y dépose son assiette et son verre, et se penche pour embrasser ses lèvres, encore luisantes de sa dernière bouchée. Leur baiser semble confortable, ils ne s’y attardent pas trop. Comme si ce n’était pas assez de la voir débarquer ainsi dans toute sa beauté pas forcée, dans toute son aise, elle embaume la pièce de son parfum, un mélange de bois de santal et de pamplemousse. C’est violent comme odeur, violent dans le bon sens. Le cœur de Joséphine saute un battement, elle est tout d’un coup essoufflé à mastiquer le carré de tofu préparé juste pour elle, à l’écart de la viande sur la planche de cèdre. Avant même que Matisse puisse la présenter, la nouvelle venue remarque la présence de Joséphine et se lève d’un bond, toute mal :

— Mon Dieu, excuse-moi, je ne t’ai pas vue, je suis conne et dans la lune. Je savais que t’arrivais aujourd’hui en plus, Matisse me l’a dit je ne sais pas combien de fois.

Elle tend la main à Joséphine avec assurance.

— Moi c’est Zoé.

Zoé lui offre un sourire tellement franc qu’il serait difficile de ne pas fondre d’amitié tout de suite. Joséphine en a presque oublié qu’elle vient de voler un baiser à Matisse, un baiser qu’elle aurait voulu pour elle. Elle serre sa main juste assez fort pour lui montrer qu’elle est une femme elle aussi, mais avec un peu moins d’assurance puisque c’est un geste qu’elle n’a pas encore façonné à son plein potentiel.

Matisse se racle la gorge, il est gêné et ça ne lui ressemble pas.

— C’est ma copine.

Il dit ça en fuyant le regard de Joséphine, puis prend une trop grande gorgée de vin cher. Zoé est déjà en train de se servir à manger, elle ne se rend compte de rien, pas même du visage assombri de Joséphine, qui tente de se cacher derrière son verre ballon toujours taché par le gras des lèvres de Matisse.

2

COLIN D’AMOUR

Après la burrata, les grillades, les lèvres huileuses de Matisse et l'arrivée de celle qui fait battre son cœur et l'embrasse avec désinvolture, Joséphine avait besoin d'un brin de silence. Elle n'avait pas envie d'étirer la soirée sur la terrasse, ni d'écouter les moustiques se disputer, ni de chercher la Grande Ourse en levant le nez au ciel scintillant qui guette le domaine D'Amour nuit après nuit. Elle avait plutôt envie d'entretenir sa mélancolie en se roulant dans son nouveau lit et de se prélasser dans ce premier petit drame d'été.

Et évidemment, la nuit a été longue. Joséphine était incapable de fermer les yeux sans revoir les cheveux blonds de Zoé, sa bouche juteuse sur celle de Matisse, son aise dérangeante. Elle a l'impression qu'on lui a dérobé ses espoirs amoureux pour les vacances tout entières.

Souvent, les femmes me font sentir invincible, elles me donnent l'impression que je peux voler. Elles me font sentir comme ça quand elles sont belles et éloquentes et fortes et complexes, quand leur rire m'émeut, qu'elles brillent, qu'elles éclatent les plafonds de verre en mille morceaux sans se plaindre des coupures, du sang, de la douleur. Mais tout aussi souvent, les femmes me font l'effet d'une chute libre. Elles me font sentir comme ça quand j'ai l'impression qu'elles possèdent quelque chose que je convoite ; une opportunité, un trait physique, un homme. C'est malsain et j'y

travaille, mais le sentiment est là, bien présent, puissant. Cette chute libre est écrasante, effrayante, et je pense que c'est un défi de vie ça aussi, mon plus grand jusqu'à maintenant peut-être. Il faut que j'arrête de voir certaines femmes comme des forces qui me poussent dans le vide. Ma psy m'encourage à penser qu'elles sont plutôt des forces qui m'aident à me propulser haut, mais quand elles ressemblent à Zoé, c'est dur de se sentir assez légère pour léviter ou même planer. Ce n'est pas naturel, ça demande du travail. Et une chose est sûre, là, en ce moment, à l'aube de ma première journée sur le domaine D'Amour, je me sens comme si on m'avait poussée en bas d'un building de dix étages.

Les yeux encore collés d'avoir trop peu dormi, Joséphine traverse la salle de bain adjacente à sa chambre et se débarrasse de son pyjama d'été (petite culotte et t-shirt trempé). Elle fait couler une douche qui devient rapidement brûlante, même si la canicule est déjà pesante. Elle a envie de rougir sa peau, de lui faire légèrement violence. Dans la pièce embuée, Joséphine se glisse sous le jet d'eau et ferme les yeux, les gouttelettes s'échouent sur sa poitrine comme des pincements au cœur.

Et c'est plus fort qu'elle, elle pense à Matisse.

À son corps qui a changé.

À ses muscles fatigués, mais forts, endoloris par le sport, mais résilients. Un peu grâce au soleil et au vin quotidien. Surtout grâce à sa jeunesse ; quand il se blesse, il ne s'inquiète pas. C'est l'insouciance qui le sauve.

Elle pense à Matisse.

À sa pomme d’Adam saillante, exubérante même. À cette découverte du jour qui la chamboule. Aux poils nouveaux, drus, qui se plantent dans la peau de son cou jusque sur ses joues parsemées d’imperfections séduisantes.

Elle voudrait qu’il pose sur son corps ses mains qui savent prendre, toucher, caresser.

Que ses doigts parcourent sans gêne les sinueux chemins qui se creusent autour des mamelons de Joséphine. Sur ses fesses rebondies. Autour de son nombril.

Elle pense à Matisse.

À ses lèvres mouillées par la salive qui déborde de sa bouche. À sa langue excitée de goûter les seins d’une femme qu’il a longtemps imaginée nue sans jamais oser rêver la toucher pour de vrai.

Elle pense à ses cheveux qui s’alourdissent sous le poids de l’eau, à son torse qui se colle contre ses seins chauds, à la rivière qui se crée entre eux et qui glisse et tombe entre leurs jambes pour éclabousser leurs pieds emmêlés.

Elle continue de penser à Matisse.

Elle passe ses doigts dans les poils de son pubis.

Elle presse son index et son majeur sur son clitoris.

Elle se met à trembler des orteils jusqu’aux mamelons, c’est une décharge rapide. Elle s’accroche à la poignée de la douche pour ne pas

tomber, ses muscles se détendent, elle respire fort pour reprendre le contrôle. Les frissons se dissipent un à un.

C’était trop court, trop bon.

Elle reprend son souffle en baissant la température de l’eau. Elle a besoin d’une douche froide. Littéralement.

Alors qu’elle laisse son corps se calmer sous le jet frais, elle se met à penser au désir, au sexe, à ce mythe qui s’empare de son corps pour devenir réalité un peu plus à chaque caresse. Elle comprend bien l’engouement. C’est intense-étrange. Toujours de plus en plus fulgurant.

Se masturber, c’est un de ses passe-temps préférés.

Revigorée, les joues rosées, l'œil scintillant, Joséphine débarque dans la cuisine pour constater que la journée est plus qu'entamée pour la plupart des membres de la maisonnée. Suzanne boit un café dans une pièce de poterie délicate, des assiettes tachées d'œufs brouillés s'empilent dans l'immense évier en fonte et deux tartes aux myrtilles cuisent lentement au four. L'îlot est recouvert de farine, les danois se délectent de myrtilles écrasées sur le carrelage, c'est le bordel, mais on dirait que c'est de la décoration, ou encore une façon toute naturelle d'insuffler un peu d'humilité à cette maison plus grande que nature. Par les portes vitrées, on peut voir les trois frères qui s'activent sur le bateau encore amarré au quai. Joséphine n'a pas l'habitude d'être debout aussi tôt, mais elle sait qu'elle va s'y faire, elle ne veut plus rien manquer.

Suzanne, dès le premier couinement de basket qui annonce la venue de Joséphine, se lève d'un bond pour lui servir du café. Elle lui fait la liste des sortes de lait au frigo : vache, soja, avoine. Il y a même de la crème et du moitié-moitié végane. Tout est là. Joséphine fait un choix exotique et prend sa boisson matinale noire avec un morceau de sucre brun qu'elle fait danser au fond de sa tasse avec sa cuillère. En s'installant sur la banquette qui longe la fenêtre, elle prend une première gorgée et se brûle le bout de la langue. Elle s'installe dans le coussin en lin en laissant la chaleur la pincer encore une fois, différemment. De son nid matinal, elle peut observer les garçons qui entament leur entraînement sur le lac. Le bruit du moteur du bateau se mêle à celui de l'eau qui s'agite et se fracasse sur le quai, au chant des oiseaux lève-tôt et au vent qui s'est levé pour un instant. Matisse est à l'eau. À bout de bras derrière le bateau, il tient la longue corde par la poignée et envoie sa tête vers l'arrière d'un coup sec pour que ses boucles ne lui bloquent plus la vue. Luca remet le moteur en marche et Matisse est tout de suite tiré hors de l'eau à une vitesse impressionnante, les muscles bien tendus. En quelques secondes à peine, il se dresse sur son ski et le

bateau file en ligne droite sans faire de vagues. Matisse glisse sur l'eau, léger, agile, puissant à la fois. Il zigzague sur le lac entre des ballons flottants. À chaque virage, il lâche la poignée d'une main pour préserver son équilibre, alors que tout son corps se penche et que ses hanches effleurent la surface de l'eau. Son ski tranche les vagues avec précision sur une centaine de mètres, puis il lâche tout et se laisse couler au ralenti. Alors qu'il passe une main dans ses cheveux mouillés, il se tourne vers le manoir, aperçoit Joséphine à la fenêtre et lui fait un clin d'œil rapide avant d'être complètement submergé sous l'eau. C'est un geste cliché, prétentieux, mais venant de Matisse, c'est digne d'un roman d'amour. Joséphine se brûle la langue une deuxième fois avec son café, elle se sent vivre jusqu'au bout des papilles.

Suzanne s'installe à l'autre extrémité de la banquette, elle observe ses fils en silence à son tour, c'est une habitude, sa routine précieuse. Joséphine, elle, prend le temps de l'analyser, de constater à quel point elle a vieilli. Dans le bon sens, elle aussi. Suzanne est intimidante, d'un calme désarmant, d'une beauté évidente, intemporelle. Cheveux blonds qui tirent sur le gris, peau parsemée de taches de soleil, plus fripée que supposé, jambes fortes, bras délicats et musclés à la fois, tout est bien découpé, du galbe de ses mollets jusqu'à sa mâchoire aux angles fins.

Je me demande si ma mère l'enviait. Pour son physique de femme qui a beaucoup de temps pour s'occuper d'elle, pour prendre soin de ses traits, de sa peau, de son corps, mais aussi pour tout ce qu'elle possède : un manoir, de la forêt à perte de vue, une carrière florissante, de la reconnaissance, de l'argent, beaucoup d'argent, trois fils prodigieux, des vêtements en lin ou en cachemire même pour les jours de jardinage, beaucoup de calme, de paix, de silence. Elle a tout, je trouve. Je me demande si ma mère était jalouse, si c'est ça qui explique la coupure, si c'est de leur faute, si

elles n’ont pas compris à temps le concept des filles qui s’élèvent les unes les autres au lieu de se pousser en bas des buildings. Je ne les blâmerais pas, je les comprends malgré moi. Mais j’espère vraiment qu’à leur âge, j’aurai fait le travail nécessaire pour éviter que mes amitiés se brisent. Je me demande si ma mère pense à ces choses-là, si elle s’ennuie de son amie, de sa cuisine, de sa voix douce, de toutes les choses qu’elle connaît, de ses plants de tomates ancestrales qui témoignent de sa minutie et de son amour pour le vivant et les saveurs d’été.

Sur le lac, c’est au tour de Colin de sauter à l’eau, il n’attend même pas que Matisse atteigne le bateau, il plonge, nage jusqu’à son frère déjà à bout de souffle, et l’enfonce dans l’eau d’une main au visage. Matisse se débat et contre-attaque, mais leur bataille fraternelle est vite interrompue par Luca qui leur crie d’arrêter. Ça aussi, ça semble être une habitude. Colin agrippe la poignée qui flotte à quelques mètres tandis que Matisse rejoint le bateau. Il s’extirpe de l’eau et se sèche avec une serviette. Il jette un autre regard vers le manoir et fait un signe de la main à sa mère cette fois-ci. Suzanne lui envoie un baiser soufflé de maman fière et se tourne vers Joséphine. Elle lui rappelle sa liste de tâches pour les semaines à venir : les courses au village, le compost, le nettoyage des cinq salles de bain, les planchers sur les trois étages du manoir, l’arrosage des plantes intérieures, le défrichage des plates-bandes, les poubelles, la tonte du gazon, le lavage de tous les lits, le ménage du frigo, la promenade des chiens sur le domaine, leur nourriture et de l’eau fraîche tout le temps. Joséphine est ramenée à l’ordre ; elle n’est pas en vacances.

Après avoir englouti deux tartines à la confiture D’Amour (camerises cueillies dans les alentours et miel du monsieur gentil au village), Joséphine s’active. Elle enfile un short de sport noir, un vieux t-shirt trop grand avec rien en dessous et des sandales à velcro qui lui font mal aux orteils mais qui

vont bien avec le reste, et elle entame sa journée de travail. Elle remplit à ras bord les bols des trois danois affamés, elle les caresse trois minutes chacun pour éviter une querelle canine et nettoie des taches de bave séchée sur le divan vert forêt dans le salon principal. Elle passe l'aspirateur sur le tapis marocain recouvert de poils de chiens et dès qu'elle a le dos tourné, Sapin, le plus gros des trois, se roule dessus pour en remettre une couche.

Il est presque onze heures. Suzanne travaille dans son bureau, elle planche sur son nouveau livre de recettes, un énième tome sur des plats concoctés avec ce que la forêt lui offre chaque été. Elle va en vendre beaucoup, c'est la mode, et elle est douée. C'est une femme qui cuisine avec raffinement, mais qui sait aller à l'essentiel quand il le faut. C'est un beau mélange accessible. Joséphine lui sert un verre d'eau avec beaucoup de glaçons, du basilic et du citron vert, puis descend au sous-sol pour aller se changer dans sa chambre, son t-shirt étant déjà trempé de sueur et de la salive des chiens excités.

Quand elle traverse le petit salon adjacent à sa chambre, elle se risque à jeter un coup d'œil dans la chambre de Matisse. Par l'embrasure de la porte, elle peut voir un pied de fille sortir des draps blancs, puis un bras et des cheveux blonds ; Zoé dort encore, le nez dans un oreiller qui sent sûrement la peau de Matisse. Joséphine reste là quelques secondes à l'observer. Zoé se prélasse, s'étire, dort à moitié. Elle se tortille mollement, le drap glisse et laisse entrevoir sa fesse gauche. Elle est rebondie, ferme, elle semble être douce même de loin, sûrement qu'elle s'enduit le corps de crème à l'eucalyptus chaque soir avant d'aller se coucher. C'est ce genre de jeune femme là ; la peau comme du velours toujours, pas un poil de travers jamais, les yeux joliment gonflés de sommeil même après une grasse matinée. Joséphine l'envie en repensant au poil noir sur le sommet de son mamelon à elle. Des fois, la vie est injuste, niveau pilosité.

Joséphine frotte le carrelage de la salle de bain que partagent Colin et Matisse. Curieuse, elle passe au peigne fin les petits produits des deux jeunes hommes, à la recherche d'un morceau d'intimité caché quelque part sur une tablette encombrée de tubes de déodorant à moitié vides. Elle analyse les cheveux trouvés un peu partout, les plus bouclés sont à Matisse, les plus blonds sont à Colin, elle astique la baignoire sur pied même si les garçons ne l'utilisent jamais, vide la poubelle, trouve deux enveloppes de préservatif et son cœur se serre. Elle envie Zoé pour la deuxième fois de la journée et il n'est même pas midi. Des fois, la vie est injuste, niveau sexualité.

Puis l'heure du déjeuner arrive, la cuisine s'anime, Suzanne prépare des sandwichs pour tout le monde, mortadelle et pesto de pistaches sur focaccia maison, et pour Joséphine, ce sera une variante aux pleurotes et cornichons. Devant elle, par la fenêtre, on peut voir Luca qui termine son tour sur le lac. Il heurte un ballon à mi-parcours, lâche la corde, tombe à l'eau. Matisse conduit le bateau, fait demi-tour et se rapproche de son grand frère, mais Luca lui fait signe de continuer vers le quai en se mettant à nager, lui, vers la rive. Il veut probablement décompresser le temps d'un crawl. En attendant, Joséphine met la table et Suzanne lui rappelle de ne pas oublier le couvert supplémentaire, celui de Zoé.

— On dirait quasiment qu'elle habite ici…

Joséphine sonne aussi curieuse qu'irritée, sa vive honnêteté la trahit. Suzanne, qui touille la salade de roquette et vinaigrette au xérès, comprend toutes ces subtilités.

— Elle passe beaucoup de temps à la maison, c’est vrai. Ils sont très fusionnels, elle et Matisse.

— Ça ne te dérange pas ?

— Tant qu’il est heureux, ça me va. Et elle est gentille, Zoé. Ils vont bien ensemble.

Joséphine fait son possible pour ne pas laisser paraître son agacement. Elle ajoute la touche finale au centre de la table, trois pivoines roses dans un pot transparent et un carré de beurre pour la miche fraîche.

On entend les garçons s’activer au quai, ils amarrent le bateau, débarquent les skis et étendent leurs serviettes et leurs gants trempés pour qu’ils sèchent sous le soleil écrasant du midi. Matisse essaie de fouetter Colin avec un épais élastique d’entraînement, Colin attrape la bande juste à temps, puis court après son frère pour l’attaquer à son tour. Joséphine sourit en les regardant être plus turbulents que supposé pour leur âge. C’est sûrement l’été, ou sa présence au manoir, qui les rend aussi espiègles. Puis Zoé débarque dans la cuisine, les yeux encore gonflés par sa longue nuit, ses cheveux platine attachés en un minuscule chignon bas, au ras de la nuque. Elle a enfilé un long t-shirt appartenant à Matisse et des bottes Uggs qu’elle porte de manière ironique. Elle est belle-cool comme sur Instagram et c’est fatigant, mais Joséphine sait que ça ne sert à rien d’être jalouse. Ni de sa beauté douloureuse ni de l’effet qu’elle a sur Matisse. De toute façon, c’est perdu d’avance. Suzanne l’a elle-même dit : c’est de la fusion, ce qu’il y a entre eux.

Je ne crois pas avoir vécu un amour comme celui-là. Quand je regarde dans les yeux de Zoé, quand je plonge dans ceux de Matisse, je perçois beaucoup d’amitié, d’aisance, de liberté. Ils sont des amis-amours. Je les trouve chanceux de vivre ça à notre

âge, d'être aussi légers et insouciants à une époque où tout est angoissant, compliqué, où chaque beau sentiment nous plonge dans une sorte de culpabilité… Parce qu'on est qui, nous, pour voir la vie en rose quand tout s'écroule autour. C'est une relation d'adolescents dans des corps d'adultes tout frais, une idylle d'amants libres de toute responsabilité, protégés de la frénésie de la ville où tout le monde veut être plus beau et plus intéressant que tout le monde, où les histoires d'amour, tout autant que les distractions destructrices, courent les rues. C'est le genre de couple comme-dans-les-films : ils vécurent heureux, n'eurent jamais envie d'aller voir ailleurs, adoptèrent beaucoup de chiens et se posèrent peu de questions de peur de se rendre compte qu'ils ont arrêté de s'aimer depuis longtemps, depuis que leur jeunesse est derrière eux. On dirait qu'ils vivent dans un autre monde. Je sonne cynique, mais je ne le suis pas, juré. C'est juste une sorte d'amour qui m'est inconnue. Loin des remises en question. Et moi, je carbure aux remises en question. Je trouve ça important. Mais bon, à chacun sa romance.

Zoé est contente de voir Joséphine, elle est tout d'un coup bien réveillée en s'installant à côté d'elle, vue sur le lac. Elle habite les lieux avec aise, fait rire Suzanne avec une observation cocasse sur Jiji le danois qui ressemble à un petit veau, se relève pour se servir du café même s'il est tiède, change de place pour s'installer au bout de la longue table et raconte un rêve qu'elle a fait cette nuit ou ce matin, une histoire de course à obstacles dans l'espace. Joséphine est distraite, elle entend les pas des garçons dans l'escalier à l'extérieur et de toute façon, les anecdotes de sommeil ne l'intéressent que très rarement.

Luca arrive le premier, il a mal au dos, s'étire longuement avant de se mettre à table, sans rien dire à personne. Suzanne et Zoé sont habituées, mais Joséphine continue d'être fascinée par sa capacité à se couper du reste

du monde avec un simple air renfrogné. Puis Matisse apparaît, torse nu, short rouge, beau visage d'homme qui a travaillé dur. Il s'assied sans hésiter à côté de Joséphine, elle se crispe, il entoure ses épaules avec son bras encore humide comme si c'était le geste le plus normal du monde, elle rit nerveusement. Il sent le lac chaud, les roseaux de juillet, le tissu mouillé de son rashguard surtout. Et un peu le sexe encore. Joséphine emmagasine des effluves pour plus tard sous sa douche de fin de journée.

En vieil ami attentionné, Matisse lui pose des questions sur ses tâches du matin même si ses anecdotes de salive de chien et de carrelage de salle de bain n'ont rien de spécial. Il l'écoute en la regardant dans les yeux alors qu'il croque dans un sandwich. Zoé commente, pas menacée du tout par l'attention que Matisse porte à Joséphine. Au contraire, elle embarque, la complimente sur l'épaisseur de ses sourcils broussailleux, sur son rire sincère et sur la couleur de ses yeux qui tirent sur le caramel salé. Joséphine a toute l'attention.

Quand Colin rejoint la bande, la tablée est complète et les assiettes se vident en quelques minutes à peine. Joséphine, rapidement repue, prend le temps d'observer, d'admirer sa famille estivale ; Luca a les yeux rivés sur son iPhone immaculé, pas une fissure ni une marque de doigt sale sur l'écran. Il sourit pour la première fois depuis l'arrivée de Joséphine au manoir, mais ce sourire est destiné à quelqu'un d'anonyme, alors ça ne compte pas. Colin, lui, est tout à fait dans le moment présent, il se délecte des plats légers, boit à grandes lampées son eau infusée à l'hibiscus, il presse son pied contre celui de Joséphine sous la table, ils échangent un regard surpris, il le retire en s'excusant, il pensait que c'était la patte de Bobby, le danois qui est tout le temps dans les jambes de tout le monde. Matisse essaie de lancer des tomates cerises dans la bouche pulpeuse de Zoé, elle manque toutes les tomates, ils rient, elle agrippe sa cuisse fermement, ça l'excite, ça se voit, mais il tente de le cacher en se penchant vers elle pour mordre son cou. Elle crie, toute la tablée se tourne vers leur bulle, Luca soupire, Joséphine l'imite, mais dans sa tête.

Malgré cette jalousie fatigante qui tente de faire de l’ombre à ce qui pourrait être un été empreint de petites joies, elle se sent à sa place, admirative de tout ce qui fait de cette famille un nid d’amour simple. Il y a, entre ces trois frères, beaucoup d’affection, de respect, de subtiles attentions. C’est touchant, pour Joséphine, d’être témoin de cette fraternité puissante, inconditionnelle, et pleine de défauts aussi. C’est une famille toute cassée et toute lisse en même temps, avec un père invisible qui travaille loin, une mère qui doit tout faire, un aîné sombre la plupart du temps, un cadet trop doux trop souvent et Matisse, au milieu, qui sans le savoir est en train de briser un cœur.

C’est imparfait, mais ça fait leur charme.

Joséphine promène les chiens. Les herbes hautes qui entourent le lac fouettent ses mollets fatigués. Elle n'a même pas un demi-tour de complété que ses muscles sont déjà douloureux. Les mûriers qui piquent sa peau et sa peur des tiques l'empêchent de profiter de la beauté autour, comme des sauterelles qui sautillent ou des multiples teintes de vert des sapins au loin. Les trois danois marchent devant, libres, le museau en l'air ou dans la terre, leur langue mouillée qui pend de leur gueule et arrose les fleurs sauvages au passage. Joséphine fait une pause et s'installe sur une pierre adoucie par une bonne couche de lichen presque fluorescent ; le lac est éblouissant.

Les garçons ont remis le bateau à l'eau, c'est Matisse qui pilote. Debout derrière la barre, il conduit machinalement, change de vitesse et exécute un virage serré d'un geste nonchalant pour repositionner le bateau. Il appuie fort sur l'accélérateur et file en ligne droite en scindant l'eau claire en deux. Luca exécute un slalom précis, calculé, il atteint les ballons avec agilité, il est beaucoup plus en forme, plus en contrôle que ce matin. Ça semble si facile. Du quai, Colin interrompt sa série de push-ups pour lâcher un cri, impressionné par la performance de son grand frère. Zoé, elle, prolonge sa grasse matinée sur un matelas gonflable qui tangue au rythme des vagues. Elle s'est enduite d'une épaisse couche d'huile qui attrape les rayons du soleil et lui grille la peau bien comme il faut. Elle somnole, pas du tout dérangée par l'action qui se trame sur le lac. Elle est zen comme les filles qui font du yoga à Bali. C'est inné chez elle, on dirait.

Quand Joséphine détache son regard de l'horizon étincelant pour surveiller les chiens, elle n'en compte que deux sur trois. Elle se lève d'un bond, du lichen collé derrière ses cuisses humides, et cherche Jiji, avec ses taches noires et blanches, qui pourrait très bien être en train de renifler un

pissenlit quelque part, cachée derrière les arbustes. Mais il n'y a que Sapin et Bobby qui se tortillent dans l'herbe. Joséphine ne veut pas alarmer les frères en criant après la bête. En s'éloignant de la rive, le souffle court d'inquiétude, elle ne regarde pas où elle met les pieds et arrache un bouquet d'iris jaunes au passage, décidée à surprendre Jiji en flagrant délit de liberté. Elle s'imagine les pires scénarios de chien-vache disparu et de fin d'été abrupte. Les mûriers se remettent à écorcher ses mollets, mais elle ne ressent même plus la douleur. Suzanne l'a bien avertie : il ne faut surtout pas les perdre de vue.

Joséphine s'éloigne du lac à grandes enjambées, atteint la lisière de la forêt, s'enfonce parmi les hauts sapins et les bouleaux tachetés et se permet enfin de crier le nom de Jiji à gorge déployée. Elle garde un œil sur les deux autres danois, tout contents, eux, de s'aventurer dans les recoins plus sombres du domaine avec leur nouvelle gardienne. Même à l'abri du soleil brûlant sous les hautes branches et le feuillage généreux, la canicule colle à la peau de Joséphine, se mêlant à une sueur abondante qui traduit son angoisse. Chaque craquement est un espoir de retrouvailles avec la bête, mais les petits rongeurs et les huit pattes des chiens qui écrasent les brindilles et les racines au sol empêchent Joséphine de se concentrer.

À bout de souffle, elle s'arrête enfin, le visage suintant plongé dans un rayon de lumière qui traverse la cime des sapins au-dessus de sa tête. On dirait que la forêt lui donne toute son attention ou qu'elle fait exprès de dévoiler son tracas au grand jour. Joséphine tourne sur elle-même pour faire le décompte des chiens, étourdie, puis son cœur saute un battement quand elle entend des pas derrière elle. Brusquement elle se retourne, craignant un animal plus gros qu'un danois, mais finalement ce n'est que Colin, serviette trempée autour du cou, son jeune torse nu, des perles de sueur sur les tempes, suivi de près par le chien-vache qui manquait à l'appel, langue à terre, yeux noirs qui semblent se moquer de sa gardienne désemparée. Joséphine respire à nouveau.

— Tu l'as trouvée où ?

— Elle est venue me baver dessus sur le quai. Ça va, toi ?

— Serais-tu prêt à ne pas dire à ta mère que j’ai perdu un chien durant ma première journée ?

Colin sourit et mime une fermeture éclair sur ses lèvres roses. Joséphine n’est pas fière, mais son soulagement prend toute la place pour l’instant.

— Merci, Colin…

Il se penche pour caresser les oreilles molles de Jiji.

— C’est la plus turbulente des trois, elle sait à peine donner la patte. Il ne faut pas trop lui en demander.

Sapin et Bobby s’amènent en gambadant, comme s’ils sentaient qu’une séance de caresses se prépare. Joséphine s’approche et s’accroupit devant leurs museaux froids, elle se laisse lécher le cou et tombe à la renverse en riant. Colin pose ses fesses sur une grosse branche au sol en continuant de gratter les flancs de Jiji. On dirait qu’il ne veut pas retourner au lac tout de suite, on dirait qu’il aime être là, tout seul avec Joséphine dans cette forêt dense, presque fraîche maintenant. Ça se voit dans son œil vif, plus brillant que d’habitude, et sur ses joues qui prennent vite la couleur de ses lèvres.

Le temps s’arrête au beau milieu de cet après-midi mouvementé. Joséphine et Colin restent ainsi assis en silence, avec comme seule musique leurs souffles mêlés à la nature qui vit sa vie de vacances elle aussi. Gazouillements lointains, bruissements de feuilles, pivert qui travaille dur, insectes qui rampent, mousse qui pousse, couleuvres qui grouillent, sueur qui glisse, cheveux qui collent à la nuque, cœurs qui profitent. On peut tout entendre. Joséphine ferme les yeux un instant, surprise d’apprécier autant le silence qui règne entre eux. Elle ne ressent pas le besoin de parler, Colin non plus, et ils découvrent ainsi qu’ils sont capables de rester côte à côte sans rien dire, comme de vieux amis qui n’ont pas besoin d’une conversation en trame de fond pour être bien ensemble. C’est précieux, ils

le savent, ils dégustent, un léger sourire aux lèvres, émerveillés par la simplicité du moment.

Joséphine se rappelle alors à quel point Colin est d'une délicatesse qu'elle a rarement retrouvée chez d'autres jeunes garçons. Malgré ses muscles gonflés par le sport, malgré sa peau épaisse qui a essuyé des coups de soleil, des vagues puissantes, des éraflures profondes, des blessures de petit téméraire, malgré sa voix devenue grave et les poils qui parcourent ses jambes, ses bras, un peu son torse et le bas de son ventre jusqu'au nombril, il dégage une douceur toute spéciale. Il prend soin des choses et des autres, ça se voit. Il réfléchit avant de parler, ça se voit. Il fait passer le bonheur des autres avant le sien, ça se voit. Et Joséphine est reconnaissante d'avoir dans sa vie de jeune femme un garçon aussi conscient de la fragilité de tout ce qui l'entoure : la nature, ses frères, sa mère, le cœur des filles qu'il va aimer un jour, assurément.

Colin se laisse tomber sur le dos, ses cheveux se mêlent à la mousse au sol, aux racines, aux fougères qui chatouillent, et la cime des arbres se reflète aussitôt dans ses iris d'un vert qui tire sur le marron. Un mélange classique, pas dérangeant. Joséphine l'imite, légèrement moins à l'aise à déposer sa nuque sur la terre humide qui grouille de petites vies. Elle se dit toutefois qu'elle a fait pire, qu'en ville elle fait l'étoile dans le parc en pleine canicule, entre les mégots de cigarettes, les bouchons de bière et le gazon étouffé par les foules en manque de verdure. Elle réussit à s'abandonner, à laisser la cime se poser dans ses iris noirs à elle.

Pas un mot ne s'échange, ils tiennent bon, résistant à l'envie de se lancer un compliment sincère qui pourrait facilement changer la couleur de leur été.

La cigale est en forme, bien réveillée malgré la nuit qui file. Il est trois heures du matin, le climatiseur s'est éteint d'un coup et pas moyen de le rallumer. La chaleur s'est intensifiée si rapidement dans la pièce que son t-shirt est déjà trempé entre ses seins chauds. C'est décidément un début d'été tout en sueur, tant dans l'air ambiant que dans son corps bouillant.

Joséphine roule dans son drap humide, retourne son oreiller pour coller ses joues sur le tissu rafraîchi, mais rien n'y fait. Le manoir baigne dans un silence pesant ; les D'Amour se couchent toujours épuisés et leur sommeil est chaque nuit profond et réparateur. Bien consciente qu'elle est la seule à se battre contre cette insomnie de canicule, Joséphine se tire mollement du lit. t-shirt mouillé et petite culotte comme pyjama de juillet, elle attache ses cheveux lourds en chignon sur sa tête pour profiter du courant d'air généreux qui l'attend à la sortie de sa chambre. Elle traverse la pièce commune au sous-sol et passe tout près de la chambre de Matisse. La porte est close, pas un son, déception. Elle aurait peut-être aimé entendre un ronflement, une complainte de dodo, un soupir d'extase, n'importe quoi. Elle s'ennuie vite de Matisse, surtout maintenant qu'elle sait que son cœur n'est plus à prendre et que son corps, la nuit, gît à côté d'un autre que le sien.

Joséphine continue son chemin et monte au rez-de-chaussée, la plante de ses pieds colle au bois verni de l'escalier et laisse une trace humide sur chaque marche derrière elle. Elle n'a pas de but précis sauf peut-être celui de changer d'air. Elle se rend à la cuisine, où le bruit du réfrigérateur d'un blanc onctueux meuble le silence. Quand elle ouvre la lourde porte pour fouiller dans les vivres à la recherche de réconfort à se mettre sous la dent ou d'un peu de fraîcheur, la lueur bleutée fend en deux son crâne endormi,

des iris jusqu'à la nuque. Les yeux à moitié clos, elle analyse les possibilités : un morceau de gruyère, un restant de tarte à la tomate du jardin, des mûres sauvages, un pichet d'eau infusée de basilic frais, une variété impressionnante de charcuteries, des bocaux d'herbes fraîches aux racines plongées dans l'eau trouble, des condiments aux étiquettes raffinées. Les possibilités sont trop nombreuses, elle referme la porte et replonge la cuisine dans la pénombre. Ce n'est ni un sandwich ni un verre d'eau aux herbes qui va sauver sa nuit.

Elle contourne plutôt l'îlot et sort sur la terrasse en faisant glisser la porte-fenêtre. L'air est dense, mais il apaise et tempère Joséphine, l'enveloppe tout entière. Alors qu'elle se dirige vers un des canapés aux épais coussins crème, elle aperçoit une silhouette près de la rambarde qui donne sur le lac. Elle ne sursaute même pas, son cœur est lent, au repos, et de toute façon, ce n'est que Colin. Elle s'avance vers lui et s'annonce tout doucement pour éviter de le surprendre. Elle découvre son visage, bien réveillé, tout sourire comme à toute heure.

— T'as rien trouvé de bon à grignoter ?

Colin a tout vu de sa petite visite à la cuisine.

— Tout était trop sophistiqué pour moi.

Il rit, ça résonne sur l'eau calme, un oiseau traverse le ciel, abruptement réveillé par la joie nocturne de Colin. Joséphine se rend compte de son accoutrement tout léger, elle cache son pubis avec ses deux mains, mais ça ne change rien.

— Excuse-moi, j'ai tellement chaud et je ne pensais croiser personne.

Colin est gêné, il n'aurait jamais fait de commentaire sur son corps ni sur ses vêtements, mais maintenant qu'elle en parle, ça existe et ça le trouble. Il

détourne le regard.

— On crève et puis c’est la nuit, tu t’habilles comme tu veux.

Joséphine, pour la première fois depuis l’enfance, se rend à l’évidence : son ami est beau. Beau comme un garçon qu’elle aurait pu accoster dans un bar en ville, beau comme un garçon qui aurait attiré son attention sur Instagram, au supermarché ou dans les rues grouillantes d’humains à désirer. En soutenant son regard, ce nouveau regard mature, confiant, qu’elle découvre à cet instant, un frisson beaucoup trop puissant pour que le vent de la nuit en soit responsable parcourt son corps. Ses mamelons se dressent, elle ne sait plus quoi couvrir, elle décide de ne rien cacher. Son corps est libre de montrer ce qu’il ressent, rien de gênant là-dedans.

Colin l’invite à le rejoindre près de la rambarde. Elle s’approche sans hésiter et, côte à côte, ils admirent toute l’étendue du domaine baigné dans un clair-obscur presque poétique. Le soleil va bientôt ouvrir l’œil, s’étirer à l’horizon. La forêt de l’autre côté du lac est sombre, mais le ciel au-dessus commence à s’éclaircir. Une brise vient décrocher une mèche du chignon de Joséphine, elle se dépose sur son front, ça chatouille. Colin, sans réfléchir à ce qu’un tel geste pourrait signifier, prend la liberté de la remettre derrière son oreille. Joséphine est déstabilisée par cette délicatesse spontanée, mais elle le laisse faire en s’imaginant qu’elle est le personnage incompris d’un film d’amitié ambiguë. Un autre silence confortable s’installe entre eux, comme un nouveau rituel paisible de vieux amis qui se retrouvent dans le calme. Colin est émouvant. Malgré la fougue de ses dix-huit ans et les tempêtes de vieil adolescent qui doivent l’habiter, il est généreux de tout ce qu’il a à offrir, autant de ses silences que de ses politesses attachantes. Il est galant, et c’est impressionnant pour n’importe quelle jeune femme en manque de tendresse ordinaire.

Je suis toujours attirée par des garçons qui me déçoivent. J'ai un faible pour eux et j'en suis très peu fière. C'est comme viscéral ; si tu chéris ton nombril plus que tout le reste, que tu réponds une fois sur quatre à mes textos ou que t'es trop paresseux pour prendre le temps de lire ou de repartager mes publications féministes sur Instagram, je te saute dessus, bras et cœur grands ouverts. C'est une faiblesse qui m'effraie, parce que je sais qu'elle va me suivre, et peut-être même s'empirer. Je ne sais pas pourquoi je ferme les yeux sur la gentillesse, l'ouverture, la simplicité, sur ces garçons qui sont là tout entiers sans jouer à des jeux de téléphone, sans tout faire pour que je leur coure après. C'est comme si je faisais exprès de me compliquer la vie. C'est peut-être mon romantisme qui parle, je veux que l'amour pince et que le désir brûle. Mais je me souhaite un futur plus doux, des réflexes amoureux plus sains. Je me souhaite un Colin dans le fond, mais pas tout de suite, je ne suis pas encore prête à recevoir autant de douceur.

Joséphine se risque à décrocher son regard du ciel à moitié éveillé pour jeter un coup d'œil à Colin.

— Tu fais souvent de l'insomnie ?

Il fait signe que oui.

— Je pense à trop de choses.

— Comme ?

— Le ski, l'entraînement, ma mère, le plastique dans les océans, les gaz à effet de serre, les koalas qui brûlent, la fin du monde.

Il dit ça en souriant pour éviter de sonner trop sérieux, mais il l'est entièrement et le cache assez mal. Joséphine apprécie cette vulnérabilité, c'est son genre de confidence sincère à elle aussi. Elle presse son épaule contre la sienne en signe de réconfort et lui souhaite un reste de nuit paisible, puis elle quitte la terrasse. Joséphine sait que Colin regarde ses fesses et elle l'accepte.

Suzanne a préparé du thé glacé à la menthe pour contrer la canicule d'après-midi qui persiste. Tout est collant, pesant, plus fatigant. Joséphine traverse la pelouse qui sépare le manoir du lac avec un pichet rempli à ras bord et des verres fraîchement sortis du congélateur. Le bateau est à l'eau, les trois frères s'entraînent à tour de rôle, Zoé se fait griller sur le quai, absorbée par l'écran de son téléphone. Elle a mis de la musique dans un haut-parleur portatif et fredonne le refrain d'une chanson de Harry Styles qui parle de sexualité sous des airs fruités.

Zoé est un beau cliché fascinant. Joséphine pourrait la regarder vivre longtemps.

Depuis le début de son séjour au domaine D'Amour il y a déjà un peu plus d'une semaine, leurs conversations sont demeurées polies, jolies, calculées surtout. Les deux filles ont échangé des chansons de vacances, des suggestions de lecture qui vont bien avec la température et des trucs pour bronzer. Mais la petite jalousie qu'entretient Joséphine envers Zoé les empêche inévitablement de se rapprocher et de parler de choses sérieuses, comme leurs insécurités de jeunes femmes, leurs menstruations capricieuses ou leur cœur qui bat ou pas. Cette complicité gaspillée, c'est une sorte de tristesse d'été. À vingt ans, Joséphine aurait souhaité s'aimer assez pour éviter ce genre de rivalité, mais c'est plus fort qu'elle. Et c'est sincèrement décevant, ça elle le sait.

À l'approche de Joséphine sur le quai, Zoé baisse le volume de sa musique et se redresse. Son mamelon gauche s'échappe de son minuscule bikini orange fluo, elle le ramène à l'ordre sans en faire un plat et lève les yeux vers Joséphine.

— Tu fais une pause ?

Joséphine lui verse un verre de thé glacé.

— Oui et non. J’ai fait tout ce que j’avais à faire, mais j’irais bien faire une promenade avec les chiens.

— C’est le domaine D’Amour, pas la prison D’Amour, tu sais.

Zoé n’a pas tort, mais c’est que Joséphine aime bien faire les choses. Tout le temps. À l’école ou au travail comme en amour, elle s’applique, elle est généreuse, elle se donne corps et cœur, pour plaire. Elle préfère surpasser les attentes, en faire un peu plus, beaucoup plus, le double s’il le faut. C’est une qualité tout autant qu’un défaut, ça dépend des circonstances. Elle mesure souvent sa valeur ainsi, parfois c’est valorisant, d’autres fois c’est épuisant.

Joséphine dépose le plateau à ses pieds et s’installe près de Zoé au bout du quai. Elle enlève ses sandales à velcro et trempe ses pieds dans le lac invitant. Un léger frisson parcourt son corps, c’est bon, peut-être même plus qu’une gorgée de thé glacé à la menthe maison. Zoé range son bordel pour lui faire de la place, elle est sincèrement ravie d’avoir une amie avec qui partager le soleil d’après-midi. Elle se lève même de sa serviette pour plonger dans l’eau fraîche ses orteils vernis couleur vert petit lézard. Une brise fait danser les cheveux des deux filles, mélange leurs parfums, et les notes boisées de Zoé se marient aux effluves plus floraux de Joséphine. Le bruit du bateau qui exécute un virage quelques mètres devant elles enterre la musique, l’eau s’agite et se frappe contre le bois du quai en les éclaboussant au passage.

Joséphine observe Zoé à travers ses lunettes de soleil. Rien ne dépasse, tout est lisse, du galbe luisant de ses cuisses dorées jusqu’à ses aines immaculées. De son nombril jusqu’à la bordure de sa culotte de bikini, un

duvet en or se fraie un chemin jusqu'à son pubis et les rayons du soleil se déposent au sommet de ses poils délicats. Les os de ses hanches pointent comme des petits monts sous sa peau tendue. Les doigts de Matisse glissent sûrement souvent là, à cet endroit précis, comme des skis sur une pente douce qui mène jusqu'à son ventre plat. Ses clavicules découpées creusent des cachettes entre ses épaules et son cou, des gouttelettes de sueur parsèment son menton angulaire et sa lèvre supérieure scintille. La chaleur lui sied, elle porte si bien l'été.

Troublée par tant de raffinement, Joséphine se compare, encore. Elle baisse les yeux sur son propre ventre, rebondi, relâché. L'élastique de son short repose sur un coussin de chair douillet, moulé par le tissu extensible de son t-shirt de sport. Vis-à-vis de son nombril, un cerne plus foncé trahit la température de son corps et plus bas, sur ses cuisses, des poils noirs, très courts et déterminés, percent sa peau rougie par des coups de rasoirs aléatoires. Elle sourit en effleurant du bout du doigt deux piqûres de moustiques qui donnent des yeux à son genou gauche. Elle a besoin de cette mince tendresse pour tenir bon aux côtés de Zoé. Joséphine ne sait pas comment se sentir, elle se demande si la beauté de sa voisine de quai est réelle, si elle fait du bien pour de vrai, si elle la rend plus heureuse ou plus légère. Si les garçons, ceux-là sur le lac, mais aussi ceux qui croiseront son chemin toute sa vie durant, préfèrent les corps débarbouillés comme celui de Zoé ou la spontanéité d'une pilosité qui se donne le droit d'exister, par exemple.

Elle sait toutefois qu'elle n'échangerait pour rien au monde ce corps résilient qui assume ses petits défauts, ses cicatrices comme des souvenirs, ses plis, ses jeunes rides de rire et d'angoisse, sa tache de naissance sur la tempe, ses veines sinueuses sur les avant-bras. Joséphine se doit de tout accepter, d'habiter son corps avec fierté. La vie est trop courte pour détester sa peau.

— Matisse avait vraiment hâte que t'arrives.

Zoé est en train de se mettre de la crème solaire, avec de la FPS 10, juste pour dire. Elle lance cette affirmation avec légèreté, elle cherche sûrement un sujet qui les unit, qui agira comme tremplin à une discussion de bout de quai pas compliquée. C'est gentil, mais pour Joséphine, rien n'est simple quand il s'agit de Matisse.

Elle répond d'un ton détaché pour masquer sa soudaine vulnérabilité :

— Et moi j'avais hâte d'arriver.

— Pourquoi vous vous êtes perdus de vue déjà ?

Joséphine n'aime pas ce sujet, elle le trouve triste et ennuyeux à la fois.

— Des histoires de disputes de parents, je pense. Je sais juste que c'est vraiment triste comme histoire.

Zoé comprend le message et lui tend la crème solaire. Le sujet bascule, les filles se mettent à parler de coup de soleil, ça fait vacances, c'est beaucoup plus à propos.

L'eau se calme un moment, le bateau est immobile au milieu du lac. Luca se prépare à skier tandis que Matisse se tire hors de l'eau. Il reste assis sur la plateforme en bois qui protège le moteur ; les petites vagues se heurtent à ses cuisses alors qu'il reprend son souffle et que son torse s'agite au rythme de sa respiration. Il se donne en spectacle, il sent les regards sur lui, celui de Zoé, acquis, celui de Joséphine, nouveau. Ce serait enivrant pour n'importe qui. Il approche son visage de la surface de l'eau, s'asperge la nuque, frotte ses muscles, grimace de douleur en tâtant son épaule droite.

Joséphine laisse son fantasme raconter la suite ; elle imagine ses mains huileuses de crème solaire délier la tension sur le corps de Matisse, des effluves de noix de coco accaparant la brise d'après-midi. Les deux pouces plantés dans sa chair d'homme, elle masse fort pour le prendre par surprise,

pour lui montrer toute sa force, toute sa volonté d'apaiser ses maux. Elle augmente la pression de ses paumes dans le bas de son dos, il se cambre, c'est trop bon. Joséphine veut lui donner un avant-goût de l'intensité de son appétit, elle veut qu'il sache qu'elle est prête à s'immiscer sous sa peau pour qu'il sente constamment le poids de son désir sur lui.

Le bruit du moteur la ramène à sa triste réalité. Elle ne sent plus Matisse sous ses doigts glissants. Elle effleure le bois du quai pour compenser, se fait une écharde. Son cœur bat dans son pouce.

C’est l’heure de pointe pour les moustiques ; ils piquent les jambes dénudées de Joséphine avec gourmandise alors que le soleil tire sur l’orangé à l’horizon. Le chemin de fer qui traverse la forêt de l’autre côté du lac se met à vibrer, le train passe, il file à travers les hauts conifères en laissant une épaisse trace de fumée grise embrouiller la cime des arbres. Les oiseaux s’élancent par dizaines dans le ciel fatigué, les wagons bruyants ont dérangé leur sieste de fin de journée. La nature grouille et se réorganise quelques secondes, puis enfin, le retour du silence. Pas un battement d’ailes, pas une branche qui craque, juste le lac qui n’arrête jamais vraiment de danser, comme le roi de la fête.

Joséphine écrase un moustique en claquant sa cuisse, du sang s’étale sur sa paume et les ailes fragiles de l’insecte reposent en petits morceaux parmi les lignes de sa main. Elle n’a pas été assez rapide, mais c’est un moindre mal pour profiter de cette quiétude toute spéciale. Elle a travaillé dur toute la journée, c’est sa récompense ; le calme, l’été tout à elle, la limonade de Suzanne agrémentée de gin à l’hibiscus dans une gourde, une chanson de Rhye dans ses oreilles (*Open*, sa préférée) qui lui donne envie de faire l’amour (avec Matisse), et une tomate du jardin qu’elle dévore comme une pomme. Ça dégouline entre ses doigts, le jus coule jusqu’à son coude.

Elle pense : c’est une collation sexuelle. Elle sourit et croque encore.

Des fois, ça m'arrive d'un coup ; j'ai besoin de me retrouver, de penser à moi, de prendre mon pouls, de me poser les vraies questions. Est-ce que je suis heureuse, est-ce que je m'aime assez, est-ce que je devrais enlever le petit duvet qui ressemble à une moustache au-dessus de ma babine ou est-ce que je devrais plutôt apprendre à le trouver doux ? Est-ce que j'ai appris quelque chose aujourd'hui, est-ce que le grain de beauté sur mon ventre est plus foncé que la semaine passée ? En vieillissant, je prends le temps, c'est important pour moi de travailler fort sur la femme que je suis, c'est ma psy qui m'a appris à intégrer ces moments dans ma routine émotionnelle. Elle est payée pour ça, mais je sens son dévouement, sa volonté de m'ouvrir les yeux grands. Et souvent, ça m'aide à garder espoir, à oublier le temps d'une séance d'introspection que le monde va mal partout autour, que la nature est malade, fâchée, et qu'elle est en train de se rebeller. C'est difficile de regarder vers l'avant en souriant avec les dents quand t'as vingt ans et que la terre est sur son lit de mort. Il faut être fort.

Dans le manoir, Suzanne prépare le dîner, elle cuisine sa recette estivale de tatin de pommes de terre au sirop de bouleau et trois poulets de grain abattus par le voisin. Avec pour dessert des myrtilles cueillies plus tôt ce matin, avec de la crème fraîche pour les amateurs de sucré. Mais Joséphine ne mangera pas ce soir, elle vit plutôt trois petits deuils de volaille. Et c'est déjà beaucoup pour une seule soirée.

C’est la nuit. Joséphine s’installe sur l’îlot, les fesses à moitié à l’air contre le bois froid. Sa petite culotte ne couvre à peu près rien, juste l’essentiel. Ce qui dépasse a besoin d’être rafraîchi de toute façon. Son ventre est creux, elle regrette d’avoir manqué le dîner pour trois poulets qu’elle n’a jamais vu battre des ailes. Elle s’est préparé une poignée de fruits nappés de crème fraîche, le bruit de sa cuillère contre le fond du bol retentit plus fort qu’elle ne le voudrait dans le manoir endormi. Ça pince dans ses joues, ça réveille, ça bourre, c’est bon. Une dernière bouchée, elle est bien, rassasiée.

Cette fois-ci elle pense : c’est une collation de nuit et de fesses froides.

— M’en as-tu laissé ?

Joséphine reconnaît vite la voix de son ami d’insomnie. Colin ouvre la porte du frigo et éclaire le visage de Joséphine. Sa bouche est recouverte de jus de myrtille, dans le noir elle fait moins attention à ce qu’elle fait.

— J’ai mangé tous les fruits, désolée.

Colin referme la porte et fouille dans la boîte à pain, il arrache un bout de baguette encore fraîche et croque tout de suite dedans.

— On ira cueillir des mûres sauvages demain si tu veux, après l’entraînement du matin. J’ai un endroit secret.

— Bonne idée, Colin.

La bouche pleine de sa modeste collation, Colin s’approche un peu, ses pas sont lents, prudents, il s’arrête à quelques mètres de Joséphine, appuie ses coudes sur l’îlot. Il la regarde. Même dans le noir, ça se voit, il est content d’être seul avec elle encore une fois. Joséphine aussi. Elle transpire, le bois a perdu toute sa fraîcheur, ses fesses glissent, c’est mouillé, de chaleur ou d’autre chose, c’est dur à dire, ce n’est pourtant que Colin devant elle, pas Matisse. Son corps doit être fatigué et perturbé. Colin se redresse, s’avance de quelques pas encore, lents, prudents toujours, son chemin jusqu’à elle est interminable, mais c’est agréable. Et tout ça se fait dans un silence ambigu, peut-être sensuel, peut-être inconfortable, c’est dur à dire. Joséphine passe une main entre ses cuisses, le tissu de sa culotte est trempé, Colin est tout près, il n’a pas vu son geste, il ne sait pas encore qu’elle est excitée. Et confuse. Mais surtout excitée.

Il se place entre ses cuisses, il lève les yeux vers elle, confiant.

— Ça va si je me place ici ?

Sa politesse fait accélérer la respiration de Joséphine. Elle fait signe que oui en sentant ses mamelons se durcir, tellement qu’ils pourraient percer le mince tissu de son t-shirt de pyjama. Colin dépose ses paumes chaudes sur les genoux de Joséphine et les fait glisser jusqu’à ses hanches, qu’il empoigne en pressant fort ses doigts contre sa chair. Elle ne s’attendait pas à autant de confiance dans ses gestes sensuels, il n’y a ni maladresse ni hésitation.

Tout est assumé.

C’est intense-bon.

Ce silence confortable qui s’installe souvent entre eux persiste, mais le bruit de leur souffle en dit long sur leur surprise autant que sur leur envie. Leurs yeux se sont habitués à l’obscurité, et ils s’observent sans pudeur, le nez de Colin tout près de la bouche de Joséphine. Il n’aurait qu’à lever le

menton pour atteindre ses lèvres imbibées de salive presque brûlante. Mais il fait plutôt glisser ses doigts le long de ses côtes jusqu'à ses seins. Joséphine voudrait qu'il les prenne au complet dans ses mains, qu'il y plonge son visage pour manquer d'air dans sa poitrine. Mais Colin a un autre plan ; il presse doucement sa main sur le ventre de Joséphine pour l'inviter à s'étendre sur le dos. Elle s'exécute, se couche de tout son long sur l'îlot, en confiance, déjà trop enivrée pour contrôler ses gestes de toute façon. Colin écarte les genoux de Joséphine de quelques centimètres encore, il se penche, caresse son aine droite et ses poils rebelles, il est pressé, mais ses gestes restent juste assez prudents. C'est un mélange efficace.

Elle pense en souriant, les yeux fermés : mon sexe est une pivoine qui fourmille au clair de lune.

La cuisine est baignée dans une lueur bleutée, on dirait qu'ils sont affalés au fond d'une piscine. C'est une danse aquatique pas prévue en plein manoir D'Amour. Ou plutôt, c'est un cunnilingus-surprise en pleine canicule de juillet entre deux vieux amis qui ne s'étaient jamais imaginé se retrouver dans cette position. Voilà, c'est ça, moins poétique, mais plus réaliste.

Joséphine s'abandonne, et c'est rare. Habituellement, quand un garçon est là entre ses jambes, elle pense à sa liste de courses, à la plaque de cuisson qu'elle a peut-être oubliée d'éteindre, à la météo du lendemain, à des choses comme ça, simples, mais tout de même prenantes quand on est censé avoir du plaisir. Mais là, c'est différent, sa tête est pleine d'images du présent ; les cheveux de Colin qui chatouillent l'intérieur de ses cuisses, ses ongles dans sa peau, les muscles de sa nuque qui se contractent alors qu'il s'applique à goûter à ses lèvres piquantes d'un rasage évidemment négligé. Toutes ses pensées convergent vers la bouche de Colin sur elle, sur ses doigts qui s'enfoncent dans la chair de ses cuisses, sur la douceur de son menton qui frôle parfois son entre-jambes, sur la sueur qui fait glisser son corps sur l'îlot, sur les baisers volés dans ses aines, sur son clitoris qui ne s'attendait pas à autant d'attention ce soir. Et elle jouit plus vite que prévu.

Tout est surprenant. Elle n’a même pas le temps de se regarder faire, d’en prendre réellement conscience.

C’est sûrement quand on ne se regarde pas jouir qu’on jouit pour de vrai. Parce qu’on oublie que notre visage se déforme drôlement, qu’on perd le contrôle de nos traits, de nos sens, qu’on n’a plus conscience de ce à quoi notre corps ressemble, tout plié, tout crispé, imparfait dans l’euphorie. C’est le laisser-aller qui donne du plaisir, je pense. Mais c’est dur, le laisser-aller. Moi, d’habitude, je me cache toujours le visage avec mes bras quand je fais l’amour, c’est plus fort que moi. J’aurais aimé considérer la sexualité comme quelque chose de beau plus tôt dans ma vie, mais j’ai pris des mauvais plis très vite. On se dit que c’est censé être esthétique, que c’est une performance où rien ne doit déborder. Autre défi de vie : jouir le corps en étoile.

Peu de mots s’échangent ensuite. Colin embrasse trois fois le nombril de Joséphine avant d’aller essuyer sa bouche avec un linge en lin, qu’il fourre dans sa poche en traversant la cuisine vers l’escalier.

— Bonne nuit, Jo.

— Bonne nuit…

Colin disparaît au sous-sol. Joséphine descend de l’îlot, les jambes ramollies. Elle s’accroche à la poignée d’un tiroir et atteint le lavabo. Elle fait mousser un pain de savon à la sauge et au sel de mer dans un autre linge

de lin, elle astique le bois, essuie le cerne humide où reposaient ses fesses, son dos. Elle fait disparaître les traces et les parfums de leur moment fortuit.

Puis, le bas du corps toujours pris d'un tremblement de terre, elle retourne dans ses quartiers. Alors que ses membres se détendent dans la fraîcheur de ses draps, elle est hantée d'un étrange sentiment de culpabilité. Elle a l'impression d'avoir consommé quelque chose qui ne lui appartenait pas. Elle s'en veut d'être incapable d'en profiter. Jouir, c'est précieux, et c'est énervant de tout gâcher à trop penser. Elle réussit tout de même à redevenir légère le temps d'un charmant constat : la fringale nocturne de Colin était un simple prétexte, pas de doute là-dessus.

Joséphine s'endort flattée.

3

ZOÉ

C’est dimanche, jour de repos pour le bateau et pour les muscles des trois garçons, mais aussi pour Joséphine. La Jeep rouge de Matisse file un peu plus vite que permis sur une route déserte, en mode décapotable. Le vent emmêle les cheveux de toute la bande. Il n’y a que ceux de Zoé qui, par un étrange miracle capillaire, restent bien en place derrière ses oreilles ornées de délicats bijoux dorés. Elle porte ce qui semble être son uniforme d’été ; un haut de bikini triangle (couleur menthe cette fois-ci), un short en jeans blanc aux ourlets effilochés et des sandales Adidas, les classiques.

Toutes les teintes de vert défilent à travers le paysage, les fermettes se succèdent, les maisons de campagne font rêver Joséphine à une vie de bourgeoisie tranquille. Elle se voit lire des essais féministes sous les saules et se baigner nue dans un étang en plein midi, se promener à cheval sans selle dans des vallées verdoyantes et des champs dorés et faire les vendanges avec ses nouveaux amis vignerons deuxième génération, cuvées nature et tout. Elle porterait des vêtements légers, du lin évidemment, et des bottes de pluie jusqu’aux genoux. Elle n’aurait pas peur de se salir, de marcher dans la boue les après-midis de pluie, de s’aventurer entre les roseaux fiers pour attraper une poignée de glaise qui adoucirait sa peau. L’hiver, elle enfilerait ses pulls en laine d’alpaga pour apprendre à infuser les herbes de sa petite forêt, elle se nourrirait de cornichons et de betteraves marinés, de soupe aux pois sans lardons et de pain maison. Elle n’aurait pas de téléphone, elle écrirait des lettres et sa porte serait toujours ouverte. Pour les amis, les amants, les voisins, les chats errants.

Mais là, pour l’instant, coincée entre deux garçons dans une Jeep tape-à-l’œil, elle porte un maillot de bain une pièce rayé bleu et blanc, un t-shirt,

un short de sport et des Vans colorées. C’est bourgeois, mais pas tranquille. Une chose à la fois, qu’elle se dit. Luca boude à sa droite, il aurait voulu conduire sa Jeep à lui, il se sent émasculé sur la banquette arrière, mais c’est son problème. Colin, à gauche, ne dit pas un mot, mais il presse sa cuisse contre celle de Joséphine exprès. C’est sa façon de parler et d’entretenir la tension.

Il s’est écoulé trois journées plus chaudes les unes que les autres depuis leur insomnie lascive sur l’îlot de cuisine. Ils ne sont pas allés cueillir des mûres sauvages le lendemain, ils se sont limités à des échanges de regards complices entre les entraînements ou dans le chaos des repas en famille, chacun à son extrémité de la longue table à manger. Il n’y a pas de malaise, juste la fébrilité de partager un secret sans jamais le nommer. Ils sont plus proches que jamais, mais ça, personne d’autre ne le sait, ne le sent, et c’est correct. À travers Colin, Joséphine apprend à en dire moins pour sentir davantage ce qui se passe en elle. C’est une leçon bien mature ; il ne cessera jamais de la surprendre.

La Jeep bifurque sur une rue encore plus calme, un magasin annonce tout le nécessaire pour une escapade au bord de l’eau : la boîte de douze bières à moitié prix, de la crème solaire, des chaussures d’eau, des revues à potins, des barres de chocolat, des sandwichs préparés par le proprio lui-même. Mais ils n’ont besoin de rien, tout est là à l’arrière dans la glacière : de l’humus maison au zaatar, des carottes sucrées du jardin, de la gelée de cèdre, six sortes de fromage, du pain pour une armée, des endives croquantes, du gravlax en masse et des glaces au lait de coco. Joséphine se plaît à vivre cette vie raffinée le temps d’un été, elle sait que c’est exagéré, que cette opulence n’impressionne qu’un temps, même si les D’Amour, eux, ne semblent jamais vraiment s’en lasser. Après tout, ils sont nés dans la ouate et s’y prélassent encore à ce jour.

La route se transforme en un chemin de terre sinueux qui salit rapidement le rouge brillant de la Jeep, des pierres se fracassent contre les enjoliveurs.

Matisse ralentit et le vent se calme, laissant la place à une chaleur écrasante. Zoé allume l'air climatisé, Matisse l'éteint tout de suite :

— La clim sans le toit ça sert à rien, Zoé !

Elle la rallume d'un coup sec, puissance quatre pour l'agacer. Elle approche son visage à quelques centimètres de la ventilation et profite, sourire exagéré aux lèvres, de la brise artificielle sur ses joues rouge canicule. Clairement, Matisse aime ce petit côté effronté. Il agrippe la cuisse de Zoé de sa main droite, serre fort, et laisse les marques de ses doigts sur sa peau bronzée. C'est sexuel comme geste. Subtil, mais plein de sous-entendus qui veulent peut-être dire qu'ils vont faire l'amour tout à l'heure. Joséphine oublie les bons silences de Colin, elle n'a d'yeux que pour cette fusion agaçante devant elle, pour cette complicité qui ne lui appartient pas. Elle se penche vers l'avant pour s'adresser à Matisse.

— On arrive bientôt ?

Il lâche la cuisse de Zoé.

— Trois minutes grand max, Jo !

Il la regarde dans le rétroviseur et lui fait un clin d'œil qu'elle reçoit comme une balle de fusil en plein thorax. Cette petite souffrance soudaine vient raviver la flamme qu'elle tentait d'éteindre depuis l'arrivée de Zoé dans le décor bucolique du domaine D'Amour. Elle étouffe en sentant le genou de Colin se presser contre le sien. Elle se dégage un peu, doucement, pour éviter qu'il sente la distance, et passe les trois dernières minutes du trajet à fixer la nuque de Matisse. C'est assurément le plus beau coin de son corps. Après sa pomme d'Adam, évidemment.

Droit devant, la forêt est devenue dense. De chaque côté de l'étroit chemin de terre, des voitures s'alignent et des jeunes de la région enfilent leur maillot de bain sans se cacher. Certains boivent déjà une bière, d'autres se mettent de la crème sur le nez. L'ambiance dominicale se fait sentir, c'est festif. Matisse gare la Jeep tout au fond du cul-de-sac. Le moteur n'est même pas éteint que Colin saute en bas et tend la main à Joséphine pour l'aider à descendre. Au lieu d'agripper ses doigts, elle s'appuie sur son épaule et saute avec agilité, les deux Vans dans la terre battue. C'est un message clair, Colin capte tout, ses galanteries n'ont pas leur place aujourd'hui. Pour éviter un malaise, elle ébouriffe ses cheveux avant d'aller récupérer son sac à dos dans le coffre. Colin va se faire mal, c'est écrit dans le ciel.

Les trois frères, Zoé et Joséphine enjambent le fossé et empruntent un sentier qui s'enfonce dans le bois. L'ombre fait du bien à tout le monde, mais le calme n'est que temporaire. On sent déjà que ça grouille au bord de l'eau, on entend la rumeur d'une chanson dansante, un hymne estival de base. Joséphine suit Matisse, les yeux encore rivés sur son cou, sa nuque, son dos, ses épaules. C'est un réflexe, un aimant pour ses yeux gourmands. Zoé mène le groupe, elle parle fort, gesticule, elle est excitée par cet après-midi de détente où les garçons n'ont rien d'autre à faire que s'amuser, enfin. Ils s'abstiendront de parler de ski nautique, de bateau, de sponsors, de temps, de slalom. Moins ils pensent à leur sport, plus les filles ont de l'attention, et ça, c'est une raison pour se réjouir.

Zoé raconte une anecdote qui date de l'été dernier ; Luca avait rencontré la fille d'un riche fabricant de bateaux de luxe, en vacances dans la région. Margot, dix-neuf ans, voix haut perchée insupportable et longs cheveux en cascade jamais emmêlés par le vent eux non plus. Zoé la méprise, ça se sent dans son récit, comme si elle en était douloureusement jalouse. Mais elle cache cette amertume avec une pointe d'humour efficace, et Matisse et Colin n'en font pas de cas. Luca, lui, a simplement hâte que l'attention ne soit plus sur ses déboires de vacances. Il n'y a que Joséphine qui tique ; des mots comme ça à l'égard d'une autre fi, c'est rarement bon signe, ça dissimule une insécurité mal gérée, une fragilité mal placée. À l'écouter

s’emporter, on pourrait presque soupçonner qu’elle aurait voulu être à la place de Margot cet été-là, dans les bras de Luca, mais personne ne semble faire cette déduction. Personne sauf Joséphine. Elle perçoit une lueur d’espoir ; peut-être que l’amour que Zoé porte à Matisse est en train de s’éteindre à petit feu de camp, peut-être que son désir se transfère doucement vers l’aîné, peut-être qu’un jour le champ d’amour sera libre et que Joséphine pourra enfin fourrer son nez dans le cou de celui qu’elle veut depuis longtemps. Mais ce ne sont que des suppositions, un feeling. Elle sait qu’elle s’emporte pour rien, qu’elle s’imagine ce qu’elle veut pour rêver un peu le temps de cette marche dans la nature. C’est parfois plus doux qu’on pense de s’accrocher à des histoires inventées.

La forêt est de moins en moins dense, les lieux respirent, le sentier s’élargit et s’ouvre sur une rive baignée dans le soleil. Des rochers plats meublent le bord de la baie et des dizaines de baigneurs s’y prélassent. Des haut-parleurs crachent un nouveau hit qui fait danser une bonne poignée de jeunes, bière en main, vifs coups de soleil aux épaules, insouciance du dimanche sur le visage. La nature est en bordel autour, des gobelets en plastique rouge (comme dans les films américains) jonchent le sol, des mégots de cigarettes se mêlent à la terre battue, des troncs d’arbres coupés ou de grosses racines couchées servent de bancs d’amour pour certains fêtards à la bouche en feu. Une forte odeur de parfum pour homme, qui rappelle un déodorant en spray bas de gamme, embaume l’air environnant, comme si tous les hommes présents s’étaient aspergés de Axe avec l’espoir d’embrasser quelqu’un sur un rocher plat. C’est légèrement vulgaire, mais ce n’est pas vraiment le moment de s’en faire, c’est plutôt le moment de se trouver un coin paisible pour se dévergonder un minimum. C’est jour de vices inoffensifs et de plaisirs faciles, après tout.

Matisse prend les devants et guide le petit groupe vers une péninsule où quelques rochers libres les attendent, à l’abri du chaos de la rive. Les cinq amis se faufilent entre les jeunes vacanciers exubérants, enjambent les glacières débordantes, les vêtements éparpillés, les tubes de crème solaire abandonnés, les appareils photo jetables pour faire vintage, les tas de bois

pour les feux pour plus tard. Joséphine marche même sur un caleçon égaré, avant d'arriver à destination.

Zoé se précipite au bout de la péninsule pour s'étendre directement sous le rayon de soleil le plus puissant, elle crie à Matisse de se dépêcher de venir lui mettre de la crème sur le dos. Luca, toujours en quête de solitude peu importe où il se trouve, se débarrasse de son t-shirt. Abdominaux à l'air libre, il saute à l'eau et éclabousse tout le monde. Colin, lui, serviable, organise leur havre de paix : musique dans le haut-parleur portatif (une vieille chanson qui inspire la liberté), boissons pour tous, serviettes déroulées, premier service prêt pour le déjeuner. Joséphine lui donne un coup de main poli, elle rompt la miche de pain en plusieurs morceaux, sort les ustensiles, déballe les fromages parfumés, tranche le gravlax avec un Opinel portatif accroché au porte-clés de Colin. Elle ne sait pas quoi lui dire, des images rapides de sa langue sur elle lui reviennent, elle tente de les chasser, mais elles sont puissantes, épuisantes. Elle hésite entre s'exciter davantage et travailler dur pour oublier. C'est déroutant.

Et cette journée de détente défile au gré des envies de chacun. Les heures passent et Joséphine emmagasine des souvenirs qui la berceront longtemps. Rien de compliqué, juste une série de moments simples qui font de l'été la plus belle des saisons. La vie est savoureuse pour toutes sortes de raisons : pour le ciel bleu sans exception, pour l'eau assez fraîche pour faire du bien, pour la sélection musicale de Colin qui fait faire des montagnes russes aux bonnes humeurs de tout le monde, pour cette fraternité qui est belle à voir, pour les petites attentions qu'ont les frères D'Amour pour leur vieille amie perdue de vue. Cette amitié est spéciale, différente certes, mais pas moins précieuse. Ensemble, ils ont encore leur cœur d'enfant, rien n'est grave, tout est possible, chaque minute peut accueillir un nouveau fou rire. Leur vie d'adulte est soudain bien loin devant et, à cet instant, c'est rassurant.

Les D'Amour sont fascinants dans leur légèreté et leurs petits paradoxes. Ils n'ont souvent d'yeux que pour leur bulle, leur vie spéciale en ouate, leur sport, leur mère, leur quotidien. Je ne leur en veux pas d'être devenus ce qu'ils sont, et je ne trouve surtout pas qu'ils sont moins attachants, moins intéressants pour autant. Ils sont curieux et généreux autrement, à leur façon. Peut-être que c'est parce qu'ils n'ont jamais manqué de rien, et qu'ils ne manqueront jamais de rien. La sécurité éternelle, c'est engourdissant, ils ne vivent jamais dans la crainte de perdre quelque chose, sauf peut-être leur papa fantôme. Mais son absence est comme un carburant pour le reste, pas question d'être imparfaits pour les D'Amour. Ils compensent autrement, avec la performance, la solidité de leur fratrie, l'argent, l'opulence. C'est surtout Luca qui semble écrasé par cette absence ; il porte ce drame en lui de manière plus évidente. Ou peut-être qu'il est si sérieux parce qu'il croit que la responsabilité d'être droit et sage comme un père lui revient. J'aimerais le prendre par les épaules, le regarder dans les yeux et lui dire que ce n'est pas de sa faute, qu'au lieu de jouer au parent, il devrait vivre intensément, embrasser beaucoup, rire encore plus et rêver à quelque chose de beau. Mais j'ai peur de le brusquer, de l'éloigner.

Évidemment, ce sentiment grisant de légèreté est exacerbé par les grandes gorgées de Sancerre froid que tous s'enfilent à même le goulot. Juste assez engourdie, des fourmis dans le cuir chevelu, Joséphine s'étend sur le rocher brûlant et ferme les yeux, l'ombre du soleil dansant au travers de ses paupières lourdes. Elle est fatiguée, trop de plaisir et de vin blanc. Puis un corps s'allonge à côté du sien, elle sait tout de suite que c'est Colin. Son odeur envahit son espace, un mélange de sueur adolescente, de menthe et de jasmin puissant. Elle garde les yeux clos et sent le regard de Colin posé sur elle, sur son corps abandonné. Elle le laisse faire, c'est si troublant de se

sentir désirée. Elle s’imagine que c’est Matisse. C’est injuste, mais c’est de ça qu’elle a envie.

Alors que Matisse compte les grains de beauté sur le ventre de Zoé une serviette de plage plus loin, Joséphine l’imagine plutôt en train de dessiner des paysages à l’intérieur de ses cuisses, dans cette cachette où la moindre caresse peut attiser son corps tout entier. Elle l’imagine l’inviter à se baigner, sauter à l’eau en tenant sa main, embrasser son visage trempé une fois remontée à la surface, lui murmurer qu’elle est belle les cheveux mouillés, prendre ses genoux et entourer sa taille de ses jambes agitées, presser son torse contre sa poitrine, lui confier qu’il attendait ce moment depuis longtemps.

Mais le souffle de Colin la ramène à la vraie vie, sur ce rocher où Matisse ne lui accorde aucune attention.

— Trop bu, Jo ?

Joséphine ouvre enfin les yeux, le visage de Colin est tout près, avide d’attention et de conversation. Son petit air d’ange est éblouissant, mais Joséphine est beaucoup trop plongée dans ses rêveries pour en apprécier la douceur. Elle se redresse sur ses coudes.

— Non, je suis juste bien.

Colin se penche pour éviter que les autres ne l’entendent.

— T’es sûre que ça va ? T’es bizarre depuis…

— Je ne suis pas bizarre, mon beau Colin.

Elle ne veut ni l’insécuriser ni qu’il se fasse des idées, c’est tout. Elle lui sourit, c’est sincère, puis agrippe sa nuque d’une main douce.

— Arrête de t’en faire, OK ?

Colin fait signe que oui, pas rassuré, mais résigné. Joséphine se lève, des fourmis dans les jambes cette fois-ci. Elle voit que Luca est à l’eau, il flotte en étoile loin des autres baigneurs, il a l’air bien, serein d’être seul. C’est une qualité. Elle l’envie. Zoé, elle, se délecte d’un esquimau sous les yeux excités de Matisse. Joséphine est déçue le temps d’une milliseconde ; les garçons sexualisent tout, même la moindre collation de vacances. C’est fatigant. Elle se débarrasse de son t-shirt, s’étire un peu pour délier ses muscles au repos, et sans avertir, saute à l’eau avec l’espoir d’y trouver un peu de sérénité, elle aussi.

Des feux de camp illégaux ont été allumés partout sur la rive, les fêtards sont infatigables, ils grattent la guitare, boivent encore, se racontent des mensonges, se font des promesses intenables juste pour rêver encore un peu. Les épaules se couvrent, les cheveux se sèchent, les maillots aussi. Le soleil, brûlé de sa journée, a laissé sa place à une poignée d'étoiles et à un croissant de lune minuscule. Joséphine, Zoé, Matisse, Colin et Luca se sont rassemblés tout au bout de la péninsule, collés en sardines, les pieds dans le vide, les yeux vers le ciel sombre et scintillant à la fois. Ils se partagent une bouteille de cidre qui se boit comme un dessert qui tire dans les joues.

Joséphine est enivrée, par l'alcool, mais aussi par ce moment presque parfait qui accélère les battements de son cœur. Loin de la ville et de sa vie d'avant (l'école, l'appartement trop petit, ses plantes mourantes, le bus toujours en retard, son téléphone jamais chargé, son chargeur toujours égaré, sa routine urbaine sans grande fantaisie), elle peine à s'imaginer y revenir à la fin de la saison. Ici, tout est plus goûteux, plus extraordinaire. Les cigales chantent mieux, les oiseaux volent plus haut, les sapins sont plus verts, les lucioles sont plus lumineuses, les sensations sont plus vives, les heures sont plus longues dans le bon sens, l'air est plus pur, les sentiments sont plus violents, plus troublants. Joséphine, dans cet été au goût D'Amour, sent qu'elle vit plus intensément qu'à l'habitude et elle ne veut plus gaspiller ses journées à attendre que quelque chose de grandiose puisse l'émouvoir. C'est pourtant si simple ici, il ne lui faut que la rosée du matin ou des fruits sauvages sur son chemin pour que sa journée soit spéciale, mémorable.

Zoé profite d'un silence pour se lever avec comme mission de trouver un endroit tranquille qui lui servira de toilette sauvage. Joséphine se décide à la

suivre ; faire pipi entre filles c’est toujours une aventure. Elles enjambent les vestiges de leur repas, traversent la péninsule pour rejoindre la rive, et tout de suite, les garçons se mettent à parler de ski nautique. C’est plus fort qu’eux et c’est plutôt charmant, ce dévouement.

En s’enfonçant dans la forêt, Zoé s’accroche au bras de Joséphine, leurs jambes sont molles, c’est la faute du soleil, du cidre et du Sancerre. Elles traversent le bois, les fêtards, le bordel dans la nature. Deux inconnus ivres les interpellent mollement au loin, elles accélèrent le pas en riant jusqu’à un recoin tranquille où les buissons sont assez touffus pour les protéger des regards. Tout de suite, Zoé baisse son bas de bikini et s’accroupit, les fesses dans un tas de fougères échevelées. Joséphine l’imite, un peu plus gênée, mais déterminée. Elles rient nerveusement en tentant de rester en équilibre, Joséphine s’organise du mieux qu’elle peut avec son maillot une pièce tandis que Zoé tombe et lâche un cri qui se transforme vite en fou rire. Tout est plus drôle les fesses à l’air, apparemment.

En reprenant leur souffle, les filles s’adossent côte à côte au tronc d’un chêne. Le silence est bon, la musique au loin est étouffée par les arbres et leur mur épais de feuilles endormies. Les battements de leur cœur ralentissent, on peut entendre les bruits de la nuit, ils prennent toute la place. L’alcool les fait tanguer doucement, elles flottent, la nuit est confortable.

— T’es vraiment belle, Jo. Souvent, je t’envie.

C’est sorti tout seul, mais c’est sincère. Sur le coup, Joséphine est trop surprise pour être flattée.

— Tu m’envies ? Impossible. Dans quel sens ?

Zoé esquisse un sourire, charmée par cette humilité spontanée. Elle s’attendait à cette réaction, c’est rare d’assumer autant de vulnérabilité entre

jeunes femmes qui se connaissent si peu.

— T’es tout ce que je ne suis pas, t’as l’air libre, tu n’es pas toute coincée dans tes insécurités. Moi parfois, j’ai l’impression de passer à côté de plein de choses parce que je veux que rien ne dépasse.

— C’est vrai qu’il n’y a pas grand-chose qui dépasse chez toi. Tes cheveux ne bougent même pas quand il vente, c’est impressionnant.

Les filles rient en repensant à cet après-midi, à la route et ses bourrasques. Joséphine en rajoute :

— Moi aussi je t’envie. Beaucoup. Pour plein de raisons.

— Est-ce que c’est sain comme situation ?

— Sain, sûrement pas. Mais normal, je pense que ouais. On a vingt ans, on n’est pas parfaites.

Zoé est rassurée par cette réponse toute simple. Toute sage. Elle fuit le regard de Joséphine en poursuivant :

— C’est peut-être parce que je suis un peu saoule et que je me sens intrépide en ce moment, mais aujourd’hui, je te regardais, et je me disais que t’étais la plus belle fille que j’ai jamais vue de ma vie. Sans blague. Et je sais que c’est pas tout d’être belle dans la vie, mais en tout cas… Il y a ta beauté, et il y a autre chose, quelque chose d’imperceptible. T’as une aura spéciale.

Joséphine ne sait pas quoi répondre à cette immense fleur inattendue, c’est trop difficile à croire de toute façon. Zoé continue sur sa lancée :

— Depuis que t’es arrivée au domaine, je ne sais pas si je veux que tu sois ma meilleure amie ou si…

— Ou si quoi ?

— Ou si je veux juste t’embrasser pour voir ce que ça va donner.

Pour Joséphine, la réponse est une évidence. Tout est possible, surtout quand il est question d’amitié, de désir, d’ambiguïté.

— Ben, on peut être des amies et s’embrasser… et voir ce que ça donne.

Zoé se risque enfin à regarder Joséphine dans ses yeux noirs, ses iris sont des pleines lunes.

— Tu penses ?

— Il n’y a pas de règle.

Zoé s’approche, elle glisse ses doigts fins dans la crinière noire de Joséphine et attire son visage contre le sien. Elles s’embrassent. Elles font ce qu’elles veulent. Il n’y a pas de règle, c’est vrai. Et c’est meilleur quand il n’y a pas de règle, c’est vrai.

Leur baiser est habile, bon tout de suite, leurs bouches vont bien ensemble. Pas de dents qui se cognent ni de jeune barbe qui pique la peau, juste des coussins de lèvres douces qui se rencontrent, humides, lisses, juste assez glissantes.

Embrasser une fille, c’est entièrement plaisant selon moi. Il y a quelque chose de spécial que je suis incapable de retrouver quand j’embrasse un garçon… Comme une grande sécurité, une aise particulièrement réconfortante. Il y a énormément de place pour le désir, les grandes sensations. Ce n’est ni intimidant ni invasif, et le

rapport de force, qui me fragilise souvent habituellement, est nul. Je n'ai peur de rien d'autre que de la possibilité que ça finisse bientôt. C'est un sentiment de liberté, entre femmes, qui est sous-estimé autour de moi. Ma mère dirait que ce genre de baisers, c'est juste des frivolités, mais ce qu'elle ne sait pas, c'est que nous, on les prend au sérieux, ils font partie de la complexité de nos attirances. C'est une richesse de notre génération.

Zoé s'arrête :

— Encore ou c'est assez ?

— Encore, je dirais.

Zoé pense pareil. Elles s'y remettent, c'est une promenade sensorielle toute tranquille, c'est constant, agréable, sans but bien précis, sans ligne d'arrivée. Les baisers s'enchaînent sans que ce soit dramatique. Elles font des pauses, s'essuient la bouche, du menton jusqu'aux joues. Ça dépasse un peu, c'est nouveau pour Zoé et elle s'y plaît.

Les filles se mettent à parler, c'est leur façon d'assumer ce qui se passe, de chasser le moindre malaise qui pourrait gâcher leur élan. Elles nomment tout, de ce qu'elles aiment de ces baisers à ce qui les indiffère. Joséphine est excitée par cette idée que tout est permis, que l'amitié peut s'étendre jusqu'au désir, que ce lien n'a pas de limites, que sa sexualité est pleine de surprises, de cachettes, de contradictions. Elle s'émerveille devant la chorégraphie de leurs lèvres ensemble, gracieuses sans faire trop d'efforts. Zoé lui confie qu'elle ignore si elle peut aller plus loin qu'un simple baiser, pas par manque d'appétit pour Joséphine, mais par manque de confiance en elle. Elle se poserait trop de questions et oublierait d'avoir du plaisir et d'en donner surtout. C'est immense de repenser sa sexualité, de la voir

autrement, d’ouvrir des portes jusque-là bien closes. Closes dans le réel, entrouvertes dans son imaginaire et ses nuits solitaires. « Comme beaucoup de filles… Comme moi, en tout cas », pense Joséphine. Elle poursuit sa réflexion à voix haute, passionnée :

— J’aime vivre ma vie en me disant que j’ai le droit de tout essayer sans être obligée de faire des choix. J’ai le droit de faire l’amour avec une fille et de finalement tomber amoureuse d’un garçon, et vice-versa. Je sais que je suis pourrie gâtée avec mes possibilités de liberté, mais je pense que c’est ce qui me rend le plus heureuse. La liberté d’être moi.

— La liberté d’être moi. C’est beau. Je veux ça moi aussi. C’est mon nouveau but dans la vie.

Zoé embrasse Joséphine à nouveau, mais cette fois-ci, ce n’est pas sexuel, c’est de l’amitié, de la vraie, teintée d’émerveillement et de complicité. Elles se comprennent et c’est exaltant.

4

MATISSE D’AMOUR

Il y a de l'effervescence dans l'air au domaine D'Amour. La longue allée devant le manoir est bondée de voitures de luxe, de camionnettes robustes et de caravanes. Autour du lac, sur les rives, des dizaines de tentes aux couleurs des sponsors accueillent les athlètes et leur précieux entourage. Le gazon verdoyant est piétiné par des spectateurs, des mordus de sport, des journalistes sportifs, des curieux, des jeunes femmes du coin à la recherche de frivolités (ou d'un compagnon sportif). L'air est chaud, chargé, c'est le genre de journée où il faut se surveiller, s'hydrater sans cesse, se mouiller la nuque, se donner des répits à l'ombre, combattre la lourdeur du corps et la peau qui brûle sous les vêtements. De gigantesques haut-parleurs crachent une musique entraînante, un remix récent d'un hit estival de Sean Paul pour motiver les concurrents. La frénésie des mondiaux a pris d'assaut le calme légendaire du domaine.

Joséphine, bien au frais dans le manoir climatisé, meurt d'envie de regarder la deuxième épreuve de la journée, mais ses obligations l'empêchent de mettre le nez dehors. Elle donne un coup de main à Suzanne qui s'est obstinée à nourrir les athlètes de ses nouvelles recettes : pains briochés farcis à la morue salée, chèvre frais aux herbes du jardin, céleri rave en salade, vinaigrette à la truffe, navet au beurre et six fournées de biscuits au citron. C'est exagéré, mais ça sent bon, et c'est ce qui compte.

Les bras débordant de délicates boîtes en carton recyclé remplies de victuailles, Joséphine sort du manoir pour rejoindre la longue rangée de tentes et de stands. Les trois chiens ne la lâchent pas d'une semelle, leur museau en l'air en quête d'effluves gourmands. Elle croise Zoé parmi la horde de jeunes femmes aux maillots de bain multicolores rassemblées sur

l’herbe en plein soleil. On dirait des sirènes échouées qui font dorer leurs écailles arc-en-ciel. À défaut de pouvoir lui faire un signe de la main, Joséphine lui tire la langue en guise de salutation. Zoé, tout enthousiaste, toute fière de cette nouvelle amitié, lui crie de venir la rejoindre.

— Je ne peux pas, j’aide Suzanne ! Et je gère les chiens ! Je ne suis pas en vacances, moi !

Zoé est déçue, ça se sent dans ses yeux qui roulent et dans les baisers qu’elle lui souffle, espiègle. Depuis ce dimanche de congé ponctué de baisers tout aussi agréables qu’imprévus, depuis cet échange de salive désinvolte, elles se sont rapprochées. C’est une jolie prémisse à une amitié spéciale, c’est le début de quelque chose d’excitant, dans tous les sens du terme. Désirer une nouvelle amie, désirer son attention autant que sa bouche, c’est une chose rare, c’est précieux. C’est un trésor de filles.

Joséphine, sueur au front et bras affaiblis sous le poids de la dizaine de boîtes repas, se met en deuxième vitesse et atteint la première tente. Elle y croise des jeunes hommes tout en muscles, des corps forts, des peaux fripées par le soleil, elle s’émerveille devant le galbe des bras d’une skieuse qui fait ses étirements en retrait des autres, concentrée, dans un état quasi méditatif. Une odeur de combinaison humide se mêle aux arômes savoureux des plats de Suzanne. Droit devant sous le soleil tapant de la mi-journée, Luca s’affaire sur le bateau familial qui trône, fier et scintillant, au quai principal, point de départ de tous les athlètes de la journée. Son air sombre camoufle bien mal sa déception, son slalom n’a pas été à la hauteur ce matin, son poignet blessé n’a pas tenu le coup, il a lâché la corde au troisième ballon. Son regard est voilé de honte et de déception et il se cache de tout le monde en s’inventant des tâches complexes et solitaires dans sa tour d’ivoire nautique. Personne n’osera l’approcher.

Colin, lui, est sous la tente de son sponsor à discuter avec un sérieux qui ne lui ressemble pas. Il est à l’aise, doué pour charmer ces gens aux poches bien pleines qui ont le pouvoir de le faire skier encore mieux. Il le fait avec

grâce et passion, c’est beau à voir. Mais Joséphine n’a d’yeux que pour Matisse qui, au bout du quai, attend son tour en gardant un œil sur son grand frère. Il semble fébrile, confiant, prêt. Son épreuve de slalom ne devrait pas tarder, son adversaire en est à son dernier virage sur le lac. Matisse enfile son gant, cambre le dos, masse son épaule, ferme les yeux, respire. Il se penche pour mouiller son ski, il enduit de savon à vaisselle le tissu spongieux de sa botte, y glisse son pied. C’est une routine sportive anodine que Joséphine trouve sensuelle tout d’un coup. Mais c’est avec une nouvelle retenue qu’elle rêvasse au corps de Matisse. Maintenant, tard le soir alors que tout le monde dort, elle ne se touche plus en pensant à lui, elle se retient de toutes ses forces pour fantasmer sur d’autres mains, d’autres muscles, une autre nuque, une autre pomme d’Adam. Son sexe, qu’elle avait imaginé droit, fi, fort, existe beaucoup moins souvent dans ses fantasmes puisque maintenant, la culpabilité prend toute la place.

Depuis qu’elle s’est liée d’une franche amitié avec Zoé, Joséphine doit être plus créative dans ses moments de solitude. Elle pourrait imaginer la bouche de Colin entre ses jambes, mais ce n’est jamais assez foudroyant. Elle pourrait s’imaginer un visage inconnu, anonyme, capable de la prendre de la bonne manière, fort et doucement en même temps, mais Joséphine doit se rendre à l’évidence : ce qui est exaltant pour elle, c’est la tendresse dans les gestes et l’affection dans les regards, plutôt que tout le reste. Ces jours-ci, elle doit brûler d’amour pour jouir.

Après avoir distribué tous les vivres aux skieurs affamés, Joséphine s'installe à l'autre extrémité du lac, sur une butte déserte en retrait du chaos des championnats. Elle a une vue imprenable sur l'eau qui mousse en petits nuages alors que le bateau des D'Amour file entre les ballons flottants. Matisse tient la poignée à l'autre bout de la corde qui a été raccourcie, c'est signe que la compétition progresse, qu'il a été bon et qu'il est en avance sur les autres. Son slalom est impeccable, c'est un sans-faute jusqu'à maintenant. Ça crie sur la rive, le quai est bondé, le commentateur crache son excitation dans les haut-parleurs.

Les connaissances et l'appréciation de Joséphine pour ce sport nautique sont limitées, elle est capable de déduire que Matisse glisse gracieusement sur l'eau, que sa force physique est spectaculaire. Elle peut percevoir la satisfaction, même de loin, sur son visage et son corps. Mais c'est tout. Tout ce qu'elle veut, au fond, c'est qu'il termine ce championnat le torse bombé et la tête haute pour le voir sourire toute la nuit. La confiance en soi, c'est un aphrodisiaque puissant.

C'est vrai que c'est spectaculaire, un sportif à l'œuvre. Mais pour être bien, bien honnête, je comprends peu l'engouement. C'est comme avec le hockey. C'est quoi le but déjà ? Patiner après un palet et se donner des coups de poing en se faisant crier dessus par des fervents de hot-dogs froids et de bière plate servie dans un gobelet en plastique qui pollue ? J'ai l'air de juger, et je ne dirais

jamais tout ça à voix haute, mais j'ai juste du mal à m'exciter pour une bande de gars sur des patins. Le ski nautique c'est un peu différent, il y a une grâce impressionnante comme valeur ajoutée, il y a l'été et les paysages aussi. Et j'ai un parti pris, les D'Amour fascinent, peu importe ce qu'ils font. Il faudrait peut-être que je me fasse des amis qui jouent au hockey, peut-être que là, je comprendrais, peut-être que là, je serais capable de percevoir de la grâce dans leur sport. Mais pour l'instant, je vais me concentrer sur la compétition de slalom, les éclaboussures dramatiques et les beaux muscles de skieurs. Plus charmant qu'une bataille en patins, que personne ne vienne me contredire !

Dans la soirée sombre, ce qui brille le plus ce sont les guirlandes de lumières accrochées aux arbres et les dents blanches de Matisse qui sourit à s’en faire mal aux joues. Triomphant, il boit une bière au milieu de la foule rassemblée sur la rive du lac. La nuit sera courte sur le domaine, la forêt vibre, la lune aussi. Il y a des étoiles par dizaines qui éclairent les mauvais coups, les gorgées trop longues, les échanges de salive enthousiastes. Les D’Amour sont loin d’être fatigués de leur journée.

Joséphine boit du vin blanc à grandes lampées, elle espère que l’alcool va lui donner l’énergie qui lui manque pour vivre quelque chose d’effervescent ce soir. Elle a marché, couru partout sur le domaine, elle a frotté, gratté, rincé, séché la vaisselle de Suzanne, elle a lavé les cinq lits, nettoyé le garage, nourri les chiens, rempli les mangeoires, elle a fait les courses pour la semaine au village, renfloué la cave à vin avec les bouteilles préférées de la famille, elle a astiqué les immenses fenêtres du manoir, elle a enterré un mulot mort de chaleur, elle a versé deux larmes bouillantes. Tout ça en essayant de toutes ses forces d’arrêter d’imaginer la main de Matisse entre ses cuisses. Peau brûlée, épaules fragiles, pieds endoloris, jambes engourdies, son corps est lourd. Elle n’est pas habituée à travailler aussi fort, de ménager si peu ses muscles. Mais c’est une bonne chose.

En ville, ses mouvements sont tellement lents, tellement calculés, on dirait qu’elle cherche à s’asseoir dès qu’elle le peut ; dans le métro, dans le bus, dans les parcs, chez les amis, dans les bars. On bouge peu, on parle beaucoup. Trop même. Mais ici c’est différent. Plus la fatigue est pesante, plus la satisfaction est grande. Plus les ongles sont sales, plus la douche est bonne, et plus les muscles sont douloureux, plus le sommeil est profond. Les courbatures ont beaucoup de valeur, elles sont vues comme le signe

concret d’une journée qui en a valu la peine. Joséphine se rappelle les rares fois où, après des ébats passionnés, elle s’est réveillée courbaturée comme après un entraînement d’une intensité exagérée. Ça, c’est un signe concret d’une sexualité dévouée.

Un imposant feu de camp brûle à quelques mètres de la rive droite du lac. Luca s’en occupe avec sérieux en sirotant de l’eau plate dans une vieille gourde, pas question pour lui de s’engourdir la tête de plaisirs futiles. Il est concentré sur les hautes flammes, le bois sec, le papier journal, on dirait presque qu’il compense pour sa performance ratée tellement il s’applique. Tout autour, des skieurs et des skieuses décompressent, célèbrent leurs bons temps ou tentent d’oublier leurs défaites. Les wetsuits, les rashguards, les maillots de bain ont été remplacés par des combinaisons confortables, des sweat-shirts hors de prix, des casquettes tout aussi chères. C’est un sport de riches, ça se voit dans l’exubérance des sportifs, dans leur aise, leurs voix qui prennent de la place et leurs vêtements de soirée qu’ils ne porteront qu’une seule fois : ce soir.

Joséphine reconnaît cette fois-ci la playlist de Matisse dans les haut-parleurs, un mélange dansant et chaleureux qu’il passe souvent après le dessert, alors que toute la famille se sépare pour se réfugier dans les chambres. C’est, depuis son arrivée au manoir, la prémisse de ses fantasmes de fin de soirée. Mais pour l’instant, elle chasse encore et encore ces images langoureuses, ces rêveries inaccessibles, puisqu’elle danse avec Zoé. L’amitié est reine, l’amitié est reine, l’amitié est reine. Joséphine se répète cette courte phrase pour se ramener à l’ordre. Elle sait depuis déjà longtemps que la complicité qu’elle a la chance de développer avec les filles qui croisent son chemin est très souvent plus vraie et plus durable que n’importe quelle idylle avec un garçon. C’est une leçon qu’elle a apprise à force de voir ses amitiés féminines fleurir tout en accumulant les déceptions amoureuses. Elle s’en voudrait de passer à côté d’un futur de tendresse et de vérité avec elle. Elle résiste, c’est sa maturité et son vécu de jeune femme qui parlent.

Alors elle danse, paupières closes, bouche pleine de vin froid, bourdonnements dans les oreilles, hanches timides qui s’efforcent de se laisser aller.

Dans le fond, danser c’est comme faire l’amour, il faut arrêter de se regarder pour avoir du plaisir. Dans le fond, je me rends compte que je me regarde souvent vivre et que ça m’empêche de profiter de ce qui pourrait me faire réellement vibrer au complet. Je ne sais même pas de quoi j’ai peur. D’être laide, qu’on rie de moi, qu’on me juge, ou les deux. Je veux être une femme courageuse, il faudrait peut-être que je commence par être capable de danser sans trouver que j’ai l’air conne. Je rajoute ça à ma liste.

Zoé prend sa main, la fait tourner, son parfum se répand gracieusement dans l’air au rythme de ses mouvements alanguis, elle trébuche, tombe au ralenti et entraîne Joséphine avec elle. Prises d’un fou rire, couchées l’une par-dessus l’autre dans l’herbe fraîche, elles ont la tête qui tourne dans le bon sens et des larmes de joie aux coins des yeux, prêtes à rouler sur leurs joues rouges d’alcool et de soleil. Quand Joséphine se relève, elle sent un regard posé sur elle, celui de Colin, plein d’envie. Il la regarde en souriant, l’œil brillant, la fossette bien creuse. On peut lire dans son visage le désir qu’il a pour elle, les scénarios dont elle est le personnage principal. Des scénarios de cunnilingus et de mots d’amour, un mélange de tout ça. Mais Joséphine fait comme si son regard n’était pas arrivé jusqu’à elle, comme s’il ne pesait pas lourd sur sa peau frémissante pour quelqu’un d’autre, pour son grand frère, en fait. Elle tente de l’ignorer même s’il persiste et se place dans son champ de vision, elle réfléchit maintenant à la nouvelle façon dont elle

devra le repousser. Puis, sauvée par l'impulsion de Zoé, Joséphine se dérobe de l'emprise inoffensive de Colin. Son amie la tire par le bras vers la rive, excitée par une nouvelle aventure nocturne. Elle a envie d'un bain de minuit.

— Toutes nues, toutes nues ?

Zoé accélère le pas pour éviter que son amie résiste à son invitation.

— Ce n'est pas un bain de minuit si on n'est pas toutes nues, Jo !

À la lueur des flammes qui dansent au loin, les filles se déshabillent et la chair de poule s'empare de leur peau fébrile. Joséphine sent son cœur battre vite et fort, un peu parce qu'elle a peur qu'on la voie toute nue dans la nuit, un peu parce qu'elle craint les poissons curieux et les grenouilles dans l'eau noire devant elle. Zoé s'empresse de s'avancer dans le lac, épaules voûtées, bras en croix sur sa poitrine, c'est glacé et visqueux. Joséphine la suit en cachant ses seins avec ses mains même si la pénombre n'en dévoilerait que la silhouette. Pour éviter de changer d'avis, elle plonge devant Zoé et l'éclabousse au passage. Envieuse de cet élan de courage, Zoé l'imite aussitôt et fend la surface du lac avec son corps effilé. En sortant leur tête de l'eau, les filles poussent des cris qui se font entendre jusqu'au feu de camp, l'eau froide qui s'agite caresse leur peau nue alors qu'elles se tortillent pour se réchauffer.

Zoé se donne un élan et s'éloigne encore plus de la rive, elle nage le crawl sur quelques mètres et invite Joséphine à la suivre, prétextant que l'eau est meilleure au milieu du lac et que les algues y sont moins énervantes. Mais avant que Joséphine puisse se mettre à la nage elle aussi, elle entend l'eau s'agiter derrière elle. Elle se retourne et reconnaît tout de suite la stature de Matisse, ses épaules larges, ses hanches étrangement étroites, ses cuisses fortes qui se dessinent dans la pénombre. Les flammes derrière lui forment une auréole autour de sa tête, on dirait un grand saint dans la nuit, c'est dramatique comme tableau, divin surtout. Il s'avance vers

elle, assez pour que Joséphine constate qu'il est nu lui aussi. Elle s'efforce de garder les yeux sur son visage et ses pupilles qui brillent dans le noir. On peut entendre Zoé qui nage encore et qui s'éloigne. On dirait presque que c'est calculé, qu'elle a voulu les laisser seuls. Mais ce serait trop beau pour être vrai.

— Je peux venir ?

La question de Matisse sonne érotique. Il fait exprès avec sa voix basse, ses mouvements lents, son sexe à l'air dans la nuit.

— Oui, c'est plus chaud une fois complètement dans l'eau.

Matisse ne se fait pas prier, il continue d'avancer. Il ne plonge pas, il se laisse submerger doucement, l'eau enrobe son corps découpé jusqu'à ses épaules. Il s'arrête alors que ses pectoraux frôlent la pointe durcie des seins de Joséphine. Son souffle à elle s'accélère, et lui, tout en contrôle, sourit de la sentir déjà excitée. Il sait très bien ce qu'il fait, cette proximité n'est pas un accident. Il exagère les mouvements de son thorax pour sentir contre lui la peau de Joséphine à chaque grande inspiration. C'est à la fois inoffensif et risqué, ils se touchent sans vraiment se toucher.

Matisse brise le silence :

— C'est vrai qu'on est bien. Tu es bien, toi ? Elle ne répond rien, elle sait qu'il sait que oui.

Elle le sent bouger, il est impatient pour la suite. Le mouvement de l'eau vient caresser les hanches, les fesses, l'entre-jambes de Joséphine. Le lac en entier est complice de cette proximité, c'est son courant qui la pousse vers lui, qui presse son pubis contre le sien. Le cœur de Joséphine bat la chamade dans son sexe. Celui de Matisse se durcit. Leurs souffles se

coupent. Elle frissonne. Encore de la chair de poule, mais pour d'autres raisons. Puis la voix de Zoé déchire la nuit, le lac, leur symbiose momentanée :

— Hé, les lâcheurs, je viens de voir une étoile filante !

Matisse, encore dur, recule d'un battement de jambes. Sans la regarder, il plonge sa tête sous l'eau et se met à nager vers celle qui profitera de ce qu'il reste de cette tension insupportable. Joséphine glisse sa main jusqu'à son sexe et presse fort contre son clitoris.

Elle vient, mais elle ne sent presque rien sous l'eau. Ça ne compte pas.

Couchée en étoile dans le gazon, loin du chaos de la fête interminable, Joséphine est juste assez ivre pour être bien. Son corps s'enfonce dans le sol moelleux, rien ne tourne, tout est doux autour. La brise, la nuit, les bruits. Le sommeil la guette, ses paupières sont lourdes, elle se sent comme ces fleurs qui s'éparpillent sur le domaine, ces belles-de-jour qui fleurissent sous le soleil, puis se referment et fanent à la tombée de la nuit. Pour Joséphine, la fête est finie, alors elle se laisse faner.

Maintenant que la tension sexuelle dans son corps s'est dissipée, elle voit plus clair. Les nuages de désir qui embrouillaient sa vue ont disparu, elle peut enfin admirer le ciel dégagé au-dessus de sa tête et penser avec son cœur. À moitié éveillée, elle essaie de se plonger dans cet état amoureux qui l'habite parfois. Étrangement, ça n'arrive qu'en été. L'hiver, c'est quelque chose de moins spontané, c'est de la survie sentimentale. Elle se remémore toutes ces fois où elle est tombée amoureuse. De garçons, de moments ou de détails. Petite, elle croyait que la romance se manifestait de la même façon pour tout le monde : le temps qui s'arrête, les ralentis langoureux, les échanges de regards, les sourires gênés, les premiers mots, les premiers souvenirs, la passion, les promesses, les disputes, les adieux. Mais là, à vingt ans, elle est rassurée de constater qu'elle peut découvrir une nouvelle façon d'aimer chaque été.

Je ne sais pas si c'est de l'amour romantique ce que je ressens pour Matisse, c'est dur à déceler, laborieux à démêler.

Habituellement, quand je rencontre quelqu'un qui semble avoir l'étoffe d'un amant spécial, je passe à travers ma liste de grandes questions importantes et j'ai rapidement ma réponse. Est-ce que son sourire est sincère, est-ce que son rire résonne, est-ce que son toucher est assumé, est-ce qu'il aime les tomates de jardin, est-ce qu'il prend soin de lui, est-ce qu'il appelle sa mère, est-ce qu'il regarde des deux côtés avant de traverser la rue, est-ce qu'il écoute de la musique triste, est-ce qu'il donne des pourboires généreux, est-ce qu'il rêve, est-ce qu'il recycle, est-ce qu'il pleure quand il croise un chien à trois pattes, est-ce qu'il dort tout nu, est-ce qu'il est généreux de sa langue, est-ce qu'il boit du café, est-ce qu'il a déjà vu les films de Sofia Coppola, est-ce qu'il caresse les chats errants, est-ce que les gens qu'il aime lui manquent, est-ce qu'il écoute la radio en voiture, est-ce qu'il connaît sa maison à Poudlard, est-ce qu'il sait que les « si » mangent les « rais », est-ce qu'il boit assez d'eau, est-ce qu'il dit merci, est-ce qu'il s'hydrate les coudes l'hiver, est-ce qu'il prend soin de ses plantes, est-ce qu'il répond vite aux textos, est-ce qu'il lit des livres, est-ce qu'il aide les vieilles dames avec leurs courses, est-ce qu'il lave sa salade, est-ce qu'il s'aime assez pour aimer quelqu'un d'autre. Mais là tout ça me semble désuet ou plutôt trop rationnel. Est-ce que ça veut dire que c'est l'amour, le vrai, cette fois-ci ? Ou est-ce que c'est plutôt le signe évident qu'au fond, je connais trop peu Matisse pour m'y retrouver ? J'avoue que j'ai peut-être perdu beaucoup de temps à l'imaginer tout nu au lieu de me concentrer sur l'essentiel. Ma libido m'empêche d'aller au fin fond des belles choses importantes. C'est très bouleversant, cette vie de vacances, finalement.

Joséphine s'en veut, alors elle s'endort.

Depuis la compétition et le bain de minuit et sa nuit dans le gazon, Joséphine pense beaucoup à l'amour. Elle en trouve des parcelles sur le domaine, dans les gestes des trois frères, ceux de Colin surtout, mais aussi dans les vivaces à leur apogée, les caresses des danois, les gaufres au sarrasin de Suzanne, les albums photo cachés au sous-sol, les attentions de Zoé envers Matisse, ses regards, ses rires, ses baisers volés. Ces indices d'amour ne lui sont pas destinés, mais ils existent, et c'est déjà beaucoup. Ils virevoltent dans l'air du domaine et parfois, elle les sent lui caresser la peau du cœur. Par mégarde ou exprès, ça dépend.

5

LUCA D’AMOUR

Colin a aidé Joséphine à dérouler le long tuyau d'arrosage, du garage triple jusqu'à la grange aux murs tordus et au toit troué. Modeste et fatigué, mais pas moins élégant, le bâtiment trône fièrement sur un tapis de mauvaises herbes broussailleuses, à une cinquantaine de mètres du manoir.

Le mois d'août est tout jeune et la chaleur est toujours aussi pesante, mais les baignades dans le lac entre les tâches ménagères donnent un répit à Joséphine. L'eau fraîche nettoie ses ongles salis par la terre des plates-bandes, soulage sa nuque brûlée par le soleil tapant et apaise les ampoules qui déchirent ses talons. Elle éprouve une certaine fierté à sentir la douleur sur sa peau, sur ses pieds, surtout quand la sueur se mélange à la chair et qu'elle pique encore plus fort. C'est le signe de l'effort, du travail, mais surtout d'un repos imminent. Mérité, surtout. Elle ne s'est jamais sentie aussi épuisée en plein été, et c'est un sentiment étonnamment satisfaisant. Épuisée du corps, énergisée du cœur. À bout de souffle aussi, autant à force de faire des allers-retours dans le vaste manoir qu'à vivre les premiers moments de sa vingtaine sur le domaine en accéléré. Parce que malgré les journées qui s'étirent, le soleil qui veille tard et les nuits qui sont courtes, la vie va vite et les sentiments se transforment à une vitesse déstabilisante.

Le matin, elle est amoureuse de Matisse. Entièrement. Quand son réveil sonne, souvent, elle a déjà les yeux grands ouverts. Elle pense à lui, à ce à quoi leur quotidien ressemblerait s'il la voyait comme elle le voit. Elle énumère tout ce qui la chavire : le creux de chaque côté de ses fesses qu'on ne peut apercevoir que quand son maillot de bain mouillé colle à ses cuisses, sa façon de la regarder, avec un côté de bouche plus tendu que l'autre, avec un éclat dans l'œil qu'elle seule peut percevoir. Il y a aussi

tous ses parfums : l'odeur de son déodorant, de sa serviette après l'entraînement, de sa peau avant la douche, imbibée de l'eau du lac. Il y a cette habitude de chanter le refrain d'une chanson sans vraiment dire les bons mots, cette manie de tout laisser traîner sur son passage, comme une chaussette orpheline, une sandale, une assiette sale, un pot de crème à la menthe, un élastique à cheveux, le signet d'un livre qu'il ne lira jamais, un baume à lèvres emprunté à Zoé, un briquet cassé.

Elle est aussi chavirée par la couleur de ses lèvres, plus rouges que la moyenne parce qu'il les mouille souvent. Par toutes les questions qu'il lui pose, « comment tu vas, as-tu bien dormi, c'est quoi ton parfum, c'est qui ton idole, aimes-tu la bière au cassis, à quoi t'as rêvé, est-ce que j'ai quelque chose entre les dents, veux-tu que j'augmente la clim, as-tu envie d'un dessert, est-ce qu'on joue au Monopoly, as-tu vu le tube d'After Bite, es-tu fatiguée, est-ce que la ville te manque, partagerais-tu un sandwich même s'il est tard, es-tu plus film ou série, as-tu vu mes clés, penses-tu que Sapin a bouffé mes clés, aurais-tu vu mon double de clés ». Matisse perd toujours ses clés. Alors Joséphine lui a confectionné un porte-clés inoubliable avec le lacet d'une de ses chaussures, un autre des baskets de Zoé, un bracelet en fils de couleurs et un mousqueton trouvé dans le garage. Une attention qui semble toute simple, mais qui est bourrée de sous-entendus et d'espoir, de contradictions et de messages cachés.

Le midi, elle doute. La fatigue s'installe et elle remet en question cet amour inassouvi. Le temps d'un déjeuner sur la terrasse, presque tous les jours composé d'une tomate fraîche coupée en quartiers, de gros sel, de feuilles de basilic, d'huile d'olive italienne, d'un trait de vinaigre balsamique, de poivre en grains, d'une ficelle de pain frais, de quatre grosses tranches de comté et d'une Corona quasi glacée, Joséphine redevient plus rationnelle et se répète qu'elle confond peut-être amour et désir brûlant. Chose qui lui arrive un peu trop souvent à son goût. Elle sait qu'elle a la mauvaise habitude de s'emporter et surtout de s'imaginer de la romance où il n'y en a pas réellement. Mais sa vie ne fait que commencer, elle a le droit de se tromper. Surtout à ce niveau-là, elle n'en mourra certainement pas. Elle voudrait simplement trouver les mots pour expliquer

ce qu'elle ressent pour Matisse. Si ce n'est pas de l'amour, c'est de la fascination. Ou peut-être que c'est ce phénomène puissant, semblable à la passion, qui vient tout embrouiller quand celui qu'on voudrait tenir fort dans nos bras nous est inaccessible. Joséphine n'est pas invisible aux yeux de Matisse, elle sait qu'elle existe ici et là dans ses pensées, qu'elle l'habite, qu'il la désire d'une manière floue et passagère. Elle ne le laisse pas indifférent. Elle s'accroche à ce souvenir de bain de minuit où son corps d'homme répondait enfin à ses appels. C'est ce court moment, étrange mais si excitant, qui la pousse à continuer de rêver malgré ses épisodes de désillusions à l'heure du déjeuner. Elle tient bon et se remet à l'aimer, une fois son dernier quartier de tomate juteuse englouti.

Mais tard le soir, une fois allongée nue ou en pyjama léger dans ses draps, elle est résignée. Après avoir passé l'après-midi à se raconter des histoires, à tout imaginer, à s'inventer des comédies romantiques qui finissent bien, elle abandonne, épuisée de vivre ses désirs dans ce huis clos qu'est sa tête. Son corps est trop impatient. En roulant dans son lit, elle se fâche. Contre elle. Elle se déçoit de placer ses fantasmes devant cette amitié précieuse avec Zoé, de gaspiller ce lien féminin, de fragiliser cette solidarité. Elle se déçoit de rejeter les tendresses de Colin, ses regards, ses sourires, ses clins d'œil, ses invitations, ses compliments sur le chaos dans ses cheveux en bataille ou sur les motifs de son maillot de bain. Pourquoi est-ce qu'il faut se sauver de ce qui est doux et facile ? Est-ce qu'on apprend, avec le temps, à apprécier les chemins plus calmes ? Peut-être que c'est sa jeune vingtaine qui lui complique la vie, mais elle craint d'être condamnée à s'acharner sur ce qui la fait languir, souffrir même. Ceux qui ne comprennent pas la jeunesse diraient sûrement que c'est une douleur insignifiante facile à éviter, mais Joséphine sait pertinemment que les histoires de cœur font mal à son âge, et surtout, qu'elles marquent pour longtemps. L'amour, à vingt ans, finit toujours par creuser des cicatrices dans n'importe quelle peau de porcelaine, comme des tatouages qui n'ont jamais vraiment été à la mode. Son corps, pourtant si jeune, est déjà parsemé de mauvais souvenirs, de rejets, d'attente, de petites violences et de fausses promesses. L'épiderme de Joséphine est une suite de poèmes qu'elle-même peine à apprécier, à déchiffrer.

Bref, c’est compliqué, aimer.

Dans la grange de la mélancolie et des idylles imaginaires, Joséphine prépare les trois danois pour la grande douche d’août. Colin a insisté à quatre reprises pour lui donner un coup de main, mais elle a refusé autant de fois. L’heure est à la solitude. À l’abri du soleil cuisant, Joséphine ferme les grandes portes en bois pour éviter que Jiji se sauve (elle a peur de l’eau). Elle asperge les trois bêtes avec de l’eau fraîche, savonne leur poitrine fière et leurs pattes toutes crottées, fait mousser leurs grandes oreilles, bécote leur front, puis se rafraîchit la nuque au passage. Elle laisse couler le jet sur son cou tendu, l’eau se fraie un chemin dans son t-shirt, dans son dos, entre ses seins, sur son ventre, dans son nombril, pour finalement s’étendre sur la bordure de son short en coton. Quelques gouttes glacées s’échappent et continuent de glisser entre ses fesses, puis sur ses cuisses.

Alors que Bobby éclabousse Joséphine en se secouant de tout son long, du museau jusqu’au bout de sa queue en flèche, Luca ouvre la porte de la grange d’un geste brusque. La lumière entre, la chaleur revient en force. Il a lui aussi envie de solitude, et son visage est crispé par son tracas du jour. Peut-être qu’il s’est tordu un muscle, que ses frères l’exaspèrent, que son dernier virage était pourri, qu’il fait trop chaud, que sa Jeep ne va plus, ou peut-être qu’il n’a pas de raison bien précise pour être fâché contre le monde entier. La vie est dure, la planète en arrache, les gens souffrent tout le temps. Tout est matière à la colère, filament.

Quand il aperçoit Joséphine et les trois chiens trempés au milieu de la grange, il s’arrête et s’apprête à faire demi-tour sans rien dire.

— Luca, attends.

Il s’arrête, le biceps bien gonflé à retenir la lourde porte.

— Ça va ?

— Ouais, je ne savais pas que t’étais là.

— Peux-tu m’aider à relaver Jiji ? Elle vient de se rouler dans le caca de souris, je dois tout recommencer.

Luca est attendri par la maladresse de Jiji, il la regarde se tortiller dans la paille en souriant avec ses yeux. C’est d’une rareté déstabilisante, ce regard. Joséphine en profite, elle le prend en photo dans sa tête, c’est beau.

Luca revient sur ses pas, se penche pour caresser la tête humide de Jiji, puis tend le bras vers Joséphine pour qu’elle lui prête le tuyau. Elle s’exécute en silence et le regarde laver doucement la chienne en lançant des compliments dans son oreille molle et tachetée. Il émane de lui une douceur que Joséphine n’avait jusque-là jamais vue ni sentie, on dirait presque que c’est un tout autre homme qui est accroupi là, les pieds dans la paille mouillée, à éviter des coups de langue généreux en riant. Son visage s’est illuminé, c’est une étoile qui se réveille en retard dans la nuit, c’est une fleur qui déploie ses pétales sous le soleil, c’est un garçon qui baisse sa garde, qui perd un peu de sa morosité à chaque caresse canine. Joséphine ne bouge pas, elle observe Luca qui se transforme. Il va même jusqu’à lever les yeux vers elle pour lui sourire. Sans les dents, mais quand même.

Je m’étais toujours dit que la froideur de Luca traduisait son indifférence envers moi, qu’il exprimait, en se montrant insensible à ma présence, tout son agacement, tout son mépris. C’est un réflexe de penser que c’est moi, le problème, que je dérange. Un réflexe de femmes, tristement. On ne veut ni déranger ni faire de vague, mais on veut aussi et surtout que ça change, on veut se débarrasser de cette injustice-là. On a le droit d’exister tout entières, grandes et fières. Même si ça met les autres mal à l’aise. Je me le rappelle souvent. Je me répète : parle fort, déplace de

l'air, dis ce que tu penses, fâche-toi, crie, cours. Et ça m'aide. Mais c'est peut-être cette intensité qui agace Luca. Il ne me regarde jamais vraiment dans les yeux, il n'écoute pas quand je prends la parole, ne considère jamais mes idées, mes observations, mes besoins. Mais là, maintenant que j'apprends à le connaître un peu plus dans sa vie de jeune adulte, je pense que je commence à comprendre que c'est de la timidité indomptée, jamais confrontée ni réparée. Dans sa bulle de ouate sur le domaine, il n'a pas à changer, on l'accepte comme ça, toujours un peu excédé par tout. Ma présence vient peut-être ébranler le mur qu'il s'est construit pour se protéger de l'exubérance de Matisse, de la curiosité de Colin, de la force de sa mère, du départ de son père. Lui, là-dedans, il est où, il est quoi ? Être le plus discret d'une fratrie, c'est peut-être plus prenant qu'on pense.

J'ai envie de lui laisser sa timidité, c'est sa façon de se protéger, et on érige tous de hauts murs pour se cacher de ce qui nous fragilise. Le mien, c'est sûrement ma fausse confiance en moi. J'ai l'air de m'aimer, comme ça, avec mon poil sur le mamelon, mes rondeurs, mes remises en question et ma nonchalance face à ce qui m'attend dans ma vie d'adulte, mais à l'intérieur, je suis toute petite, pleine de questions sans réponse et de fragilités douloureuses. Je pourrais casser facilement, alors je lève la tête bien haut, je scande que je m'aime comme je suis, coussinée du corps et poilue à des endroits audacieux. Mais j'ai encore besoin de mon mur, d'un genre de bouclier pour avancer. Un jour, il deviendra un muret que je pourrai facilement enjamber. Un jour.

Cette saynète de grange, ce n'est rien de spectaculaire ou de renversant, ce n'est qu'un jeune homme et son chien qui se donnent de l'amour. Mais la simplicité du moment et la nouvelle légèreté de Luca poussent Joséphine à le voir sous un tout autre angle.

Il est capable de beaucoup de tendresse lui aussi, filament.

Le vent fouette le visage de Joséphine, il la coiffe avec fougue, tous les nœuds sont permis. À bord du bateau qui file à une vitesse presque déraisonnable, ses boucles ébène se collent à ses joues et à ses lèvres, s'enroulent à son cou, frisent sur ses tempes. Elle ne sait pas trop si elle est plus jolie avec ou sans bourrasques, mais elle essaie de ne pas s'en faire avec de tels détails et de profiter du mouvement des vagues, des vertiges provoqués par les virages serrés, des gouttelettes qui s'échouent sur sa peau dangereusement grillée et sur ses amis qui chantent par-dessus l'un des nombreux hymnes de leur été. Zoé tient son haut de bikini d'une main et de l'autre elle se cramponne à son siège, Matisse essaie de boire une gorgée de sa Corona-deux-limes malgré la turbulence, Colin a les yeux fermés, il profite, et Luca, lui, est au volant, satisfait des éclats de rire et des cris de joie que sa conduite provoque.

C'est un moment parfait.

Joséphine ne pense à rien d'autre qu'à maintenant, à la puissance de l'insouciance. Elle en oublie, le temps de cet instant, qu'elle ne sait pas encore qui elle est vraiment, ce qu'elle deviendra, ce qui la passionne précisément. Elle en oublie que son désir lui joue des tours, qu'elle a encore fait valser ses doigts sur son sexe en pensant à Matisse, puis qu'elle a culpabilisé en pensant à Zoé. Elle en oublie qu'à la fin de l'été, elle devra revenir à la réalité, quitter les D'Amour pour longtemps, retrouver son appartement, ses petites pièces étroites, sa poussière dans les fissures du bois fatigué, sa voisine qui lui marche sur la tête, les enfants bruyants dans la ruelle verte pas si verte, les odeurs aléatoires des wagons de métro, les minutes perdues à l'arrêt du bus-qui-ne-passe-jamais, les pièces de théâtre trop intenses, les rues en travaux, les crachats sur le trottoir, les sans-abri qui lui fendent le cœur, les files d'attente pour manger, les cyclistes fâchés,

les bars bondés de types pas féministes, les trames sonores de trafic, de mousseur à lait, de sonneries de texto et de FaceTime sans écouteurs. Rien à voir avec la quiétude du domaine. Rien à voir avec les tomates comme des pommes, les fleurs arc-en-ciel, la musique des insectes, les poissons entiers au citron et aux herbes, les limonades à la nature, le gazon froid du matin, les chiens qui ronflent, le vin, le pain frais, la vaisselle dépareillée, les serviettes de table en lin, les pique-niques improvisés, les siestes d'après-midi, les déluges-surprises, les torrents de nuit, la chaleur du repas, les corps qui se désirent, les mains qui se touchent, les regards qui se croisent, les sourires qui s'échangent, la salive qui se mélange, les sensations, les sentiments, les battements de cœur.

Il y a une certaine accalmie au sein du groupe, sur tout le domaine aussi. Joséphine a trouvé son équilibre, elle est chez elle ici. Certes, des malaises se sont installés entre eux, mais ils font partie de sa nouvelle vie d'été, ils ajoutent du réalisme à ces vacances idylliques. Colin a pris ses distances, il le fait avec douceur, mais quand même, c'est évident. Le matin il ne lui sert plus de café dès qu'elle met les pieds dans la cuisine, durant l'entraînement il ne lui fait plus signe de la main chaque fois qu'il l'aperçoit sur le terrain, le soir il discute poliment avec elle, sans jamais trop en dire… et la nuit il n'a plus jamais faim pour une collation même si une tarte aux fruits repose sur l'îlot, même si le frigo est rempli de cruches de lait d'avoine frais. Sûrement qu'il se retient, qu'il se prive, qu'il repense à ce cunnilingus avec nostalgie. Puisque, c'est clair comme l'eau du lac D'Amour en plein midi, ça n'arrivera plus.

Avec Matisse, c'est différent. Joséphine doit constamment essayer de deviner ce qu'il pense, ce qu'il veut. Elle le trouve de plus en plus paresseux. Un jour il veut son attention, s'acharne à la faire sourire, passe une main dans ses cheveux mouillés en contractant son biceps pour s'assurer qu'elle continue à le trouver beau et fort et bien coiffé. Mais le lendemain, il n'a d'yeux que pour Zoé, sa nouvelle frange qui lui donne des airs de grande actrice française et son parfum enrobant. Alors chaque fois qu'elle s'attend à un peu plus, il recule, se ferme, se réfugie dans les rangs rassurants de son couple et de son sport. Depuis la baignade nocturne et la

démonstration bien évidente de son désir pour elle, on dirait que Matisse n'assume rien de ce qu'il ressent, et pour Joséphine, c'est tout sauf séduisant. Elle aurait souhaité qu'il ne puisse plus se retenir de la voir nue, de la toucher, de l'embrasser sous l'eau, sur la rive, dans son lit, au bout du quai, dans sa Jeep rouge. Elle aurait souhaité qu'il soit obsédé par l'idée d'aller jusqu'au bout de cette excitation aquatique qu'il n'a pas assouvie. Mais elle sait bien que c'est beaucoup en demander à un garçon de son âge. On dirait qu'à cet âge, les hommes ont peur de leur propre cœur, des bonds qu'il peut faire, on dirait qu'ils font exprès de bouder leur plaisir, résignés à ne jouer que lorsqu'ils sont certains d'avance de gagner.

Joséphine a rencontré peu de garçons qui flirtent avec un sourire sincère et des phrases complètes. Trop souvent, la séduction se fait sous le couvert de l'humour ou d'un simple échange de chansons tristes. C'est trop simple, pour Joséphine. Elle voudrait les grands gestes et les vrais mots tout de suite. Surtout, elle voudrait qu'un garçon la regarde droit dans les yeux quand il lui fait un compliment. Elle ne comprend pas ce qu'il y a de si vertigineux là-dedans, c'est pourtant si bon. Matisse a un talent naturel dans tout, en ski nautique comme avec les filles. L'effort est rarement nécessaire, c'est une sorte de don empoisonné. Il va devenir paresseux du cœur à force de laisser les sentiments lui tomber dessus, à force de ne courir après rien. Il ne sait pas ce que c'est de vouloir tellement fort que ça fait mal. Il manque quelque chose, pense Joséphine.

L'amitié avec Zoé fait un peu de sur place, et Joséphine sait très bien que c'est de sa faute, qu'il ne tient qu'à elle d'approfondir leur lien, de s'ouvrir et de se laisser aller. Sa fascination pour Matisse, qui s'atténue mais qui persiste, l'empêche d'être limpide, elle-même, vraie au complet. Les deux jeunes femmes continuent de rire ensemble, de se prendre en photo quand la lumière est belle, surtout vers seize heures dans la salle familiale où les rayons sont doux et généreux, mais aussi sur le quai quand il fait trop chaud pour faire autre chose que poser devant un iPhone en maillot de bain. Il y a une chimie inexplicable entre elles, toute naturelle. Joséphine croit que c'est parce qu'elles sont bien dans leur peau qu'elles sont capables de tisser ce lien spontané, que c'est parce qu'elles s'admirent pour des détails qu'elles

peuvent se dire amies aussi simplement. C’est une chance et une force pour elles, c’est la recette mythique des amitiés entre femmes. Des fois, elle aime rêver qu’un fil magique relie toutes les filles, comme un langage invisible, un code de solidarité universel. Elle se sent privilégiée d’être si bien entourée, tout le temps, sans compromis. Alors même si Matisse vient compliquer leur lien, Joséphine s’accroche à cette idée, à ce fil. Elle l’imagine doré, scintillant, subtil, imperceptible à l’œil nu, mais bien là, tendu, immuable.

Oui, c’est vrai, tout ça, cette promenade, ce vent, ces amis et leur cœur imparfait, c’est parfait.

C’est une rare nuit agitée, les planchers craquent plus fort, il y a même eu une porte claquée et des éclats de voix au sous-sol. Matisse et Zoé se déchirent ; il lève le ton pour éviter de pleurer, elle pleure pour éviter de crier. C’est triste à entendre, mais Joséphine a tout de même l’oreille collée contre le mur de sa chambre, avide de détails et de bribes de leur querelle d’amour. Elle reste immobile, de peur que sa présence de l’autre côté du mur se fasse sentir. Mais tout d’un coup plus rien, on pourrait presque entendre les larmes de Zoé rouler sur ses joues et s’écraser sur son menton tellement le silence est intense. Tout a été dit.

Le manoir retrouve son calme habituel, mais la nuit est lourde. L’amour est écorché dans la pièce voisine et ça se sent partout. Alors que Joséphine se glisse dans ses draps en se demandant ce qui a bien pu créer une telle discorde entre les amoureux, elle entend des pas s’approcher, puis quelqu’un frapper doucement à sa porte. Elle se crispe, mais elle n’a pas peur :

— Oui ?

— C’est Zo.

— Oh, viens, viens…

La porte grince et la blondeur fluorescente de Zoé adoucit la pénombre. Elle s’avance jusqu’au lit et se glisse aux côtés de Joséphine. Elle n’a pas besoin de permission, entre filles, on s’accueille sans rien dire dans les moments comme celui-là.

Le corps de Zoé est froid, elle frissonne, ses joues sont imbibées de larmes, elle renifle souvent, son cœur bat vite, fort, mais il sonne fatigué. Elle dépose sa tête sur l'oreiller libre et lâche un grand soupir, une complainte de douleur au cœur.

— As-tu tout entendu ?

— Pas les mots, juste toi qui pleures un peu.

— C'est ma dernière nuit au manoir D'Amour.

— Et tu veux la passer ici ?

— Nulle part ailleurs, oui.

Joséphine prend la main de Zoé, elles sont nez à nez, rassurées par le souffle de l'autre et par leur proximité. Alors que la respiration de Zoé ralentit, que ses paupières s'alourdissent et que son corps épuisé s'enfonce dans le matelas-nuage, Joséphine continue à se questionner sur la raison de leur rupture. Peut-être que c'est leur amour qui s'est éteint à petit feu, peut-être qu'il était destiné à mourir avec l'été, peut-être que c'est une bêtise de jalousie, peut-être que c'est inexplicable, peut-être que c'est de sa faute, qu'elle est venue tout gâcher avec son désir incontrôlable et sa solidarité féminine imparfaite.

Joséphine culpabilise encore, elle regrette d'avoir imaginé Matisse tout nu toutes ces fois, toutes ces nuits, d'avoir écrit des films d'amour dans sa tête, avec beaucoup d'ébats et de déclarations qui font pleurer, de s'être donné le rôle principal en espérant de toutes ses forces que ça se réalise. Elle regrette d'avoir senti son sexe contre elle, d'être restée là sans rien dire à apprécier ce contact interdit. Elle transpire, la clim est pourtant bien fonctionnelle. Des gouttelettes s'accumulent dans sa nuque, glissent dans son dos, c'est glacé, elle tremble aux côtés de Zoé qui dort enfin. Joséphine essaie de se calmer, de se réchauffer, de se sécher la peau en admirant toute la grâce dans les traits de son amie au cœur scindé en deux. Elle ne sait plus si elle mérite d'être là à tenir sa main, à coller son nez contre le sien, à lui promettre de la douceur, une épaule, un lit la nuit, des bras le jour.

L’amitié, la vraie, complexe et entière et honnête et sans compromis et changeante et intimidante et vertigineuse, elle est aussi confrontante que salvatrice. Mais c’est une aventure que je suis prête à entreprendre jusqu’à ce que je sois vieille et fatiguée et grise et fripée et embrouillée. Parce qu’une amie parfaite, ça n’existe pas, c’est un pari impossible, ma psy me le répète sans arrêt. Mes amitiés, elles déterminent mon niveau de bonheur au quotidien, c’est, en quelque sorte, mon oxygène de cœur. Mais mes écorchures, mes maux, mes malaises, mes démons intérieurs, mes insécurités tenaces teinteront toujours mes rapports aux autres femmes, et ça serait tout sauf raisonnable d’essayer d’aimer sans faille. Alors je me dis que toutes ces fissures, ces imperfections, font de moi une amie imparfaite, mais complexe dans le bon sens. Peut-être que mes travers vont me permettre de devenir une personne plus compréhensive, plus sensible. Encore un défi de vie, tiens.

Tout ça, c’est de l’amour, après tout, et elle en aura à donner, elle s’en fait la promesse.

Au lendemain de cette nuit de tourmente, de culpabilité et de promesse spéciale, il y a quelque chose de différent dans l'air. Joséphine est assise sur le porche, entre deux rangées d'œillets orangés. Une abeille s'est posée sur son genou, elle la laisse explorer sa peau et se frotter contre les poils qui trônent là, drus mais pâlis par l'été qui commence à se faire vieux. Elle remarque que les pivoines sont desséchées, les reines du manoir ont fané, leur heure de gloire est passée. Mais elles ont laissé place à une horde de cierges argentés qui embaument l'air du matin. C'est mieux que rien.

Matisse brille par son absence en ce rare matin gris. Il n'a pas pris de petit-déjeuner, ne s'est pas entraîné, il est resté dans sa chambre, personne n'a osé le déranger. Le lac s'est passé de lui pour aujourd'hui. Joséphine le trouve lâche, c'est un sentiment qui grandit, qui prend de la place, qui crée une distance qu'elle n'a plus de mal à accepter. Elle se concentre sur Zoé, sur sa douleur, sur son départ, sur la pluie qui commence à tomber alors qu'elles se préparent à se dire adieu. Joséphine n'est pas la première à quitter le domaine D'Amour, c'est étrange, elle n'aurait pas pu le prédire.

La lourde porte du manoir s'ouvre, les trois danois sortent en aboyant, ils sonnent plus tristes qu'excités aujourd'hui. Suzanne et Luca s'avancent sur le porche les bras chargés des sacs colorés de Zoé. Elle s'était installée, elle avait suspendu ses plus beaux vêtements d'été dans la garde-robe de Matisse, elle avait sa place, elle l'a perdue. En les regardant remplir la Jeep noire, Joséphine sent son œil gauche se remplir d'eau salée (c'est toujours le plus émotif des deux). C'est loin d'être une tragédie, mais c'est une fin, et elle a le droit de se sentir comme elle veut. Et en plus, il pleut.

Luca s’installe derrière le volant, Suzanne embrasse son front par la fenêtre ouverte et rejoint Joséphine et Jiji qui s’est affalée à ses côtés, haletante. Zoé fait le tour du manoir, on entend le plancher craquer par la porte grande ouverte, ses pas sonnent polis et déjà nostalgiques. Quand elle apparaît sur le porche, ses yeux rouges et son nez mouillé ne font qu’ajouter de la vérité au sublime de ses traits. Tout de suite, elle se penche pour enrouler les épaules de Joséphine avec ses bras dorés, elle la serre fort, tellement que les battements de son cœur nerveux se fracassent contre les omoplates de son amie.

— Tu vas me manquer, Jo. T’as fait mon été.

— T’as fait le mien aussi, Zo.

— Je viendrai te rendre visite en ville, on va se faire des shootings photo urbains et boire des cocktails élaborés.

— On dormira en sardines dans mon mini lit et on fera la file pour aller manger.

— J’ai hâte.

— Moi plus.

Les deux filles se serrent, se serrent, c’est une longue étreinte essentielle, elles profitent s’appliquent, se font encore plus de promesses. Elles savent qu’elles vont les tenir, c’est écrit en percées de soleil dans le ciel sombre.

Zoé la lâche, saute en bas du porche à pieds joints, lance des baisers soufflés à Suzanne et s’installe à côté de Luca dans la Jeep ruisselante. Joséphine sent tout le vide autour, elle les regarde s’éloigner entre les marguerites qui s’étendent jusqu’à la clôture en fer forgé. Les fleurs se cambrent bien bas, leurs pétales alourdis par la pluie, on dirait qu’elles font la révérence.

Même après une longue semaine, des effluves de bois de santal et de pamplemousse flottent dans l'air du manoir, sur les tissus de lin, les serviettes de bain, le canapé en velours. Zoé est un peu partout encore, sûrement pour faire sourire Joséphine, mais surtout pour rappeler à Matisse que son cœur est brisé et qu'il a laissé partir un oiseau rare par ennui, par envie de tout et de rien en même temps. Il a l'œil triste, les muscles plus fatigués qu'à l'habitude, l'humeur mauvaise. Il a perdu ses clés et n'essaie même pas de les retrouver. De toute façon, il n'a nulle part où aller et Joséphine n'a plus envie de les chercher pour lui.

Depuis le départ de Zoé, elle a pu rassembler quelques détails sur les raisons de leur rupture. Matisse, dans cette histoire, n'a été que paresse et égoïsme. Il prétendait avoir besoin de liberté, de possibilités, d'espace pour la fin de l'été, mais ce qu'il n'a pas eu le courage de dire, c'est qu'il préférait assouvir ses pulsions que de jardiner leur amour. C'est vrai qu'ils sont jeunes pour avoir à travailler sur eux, mais Joséphine espérait que Matisse soit du genre à vouloir beaucoup pour son cœur et pour celui de la fille qu'il aime, qu'il brise les codes de la romance, qu'il prouve au monde entier que les sentiments sont plus forts que les fantasmes. Mais tous ces petits espoirs concernent un Matisse qui n'existe pas vraiment, que Joséphine a imaginé. Parce qu'à travers son désir et ses souvenirs d'enfance, elle l'a réinventé d'une fausse manière. Elle était aveuglée de nostalgie sensuelle et elle l'a surestimé. Mais c'est un sentiment qu'elle connaît, celui de s'être fait des attentes, de magnifier quelqu'un (souvent, un garçon qu'elle trouve beau), puis d'être confrontée à une déception trop puissante pour être rationnelle.

En ce matin de la mi-août, elle se fait la promesse de travailler là-dessus, puisque plus elle vieillit, plus elle trouve ça dur à assumer. Et elle sait très bien qu'elle est pleine de contradictions dans cette histoire, qu'il serait logique qu'elle soit soulagée par le départ de Zoé et l'espace dans le cœur de Matisse, qu'elle espère qu'il ait voulu plus de liberté pour pouvoir toucher son corps à elle, mais cette fois-ci, l'amitié a triomphé, et c'est beaucoup plus payant pour son vrai bonheur.

À quinze minutes de Jeep du domaine D'Amour, le bruit de l'eau, du vent, des oiseaux et la lumière de la lune ont laissé leur place à une chanson de Drake et à des néons multicolores. Le Sancerre habituel est devenu un mélange de vodka et de jus de canneberges tiède, et Joséphine se surprend à se délecter de cet humble cocktail. Pour la première fois depuis le début des vacances, elle a troqué ses vêtements de canicule pour une grande chemise Ralph Lauren en guise de robe. Elle appartient à Colin, et ce prêt vestimentaire est le signe que leur amitié va plutôt bien.

La vaste terrasse du bar surplombe une rivière agitée. Haut perchés, les fêtards oublient la nature sous leurs pieds et n'ont d'yeux que pour les flirts possibles. Éclairées par des guirlandes d'ampoules dorées, arrosées de boissons sucrées et pétillantes, les idylles progressent rapidement. Tout le monde a envie d'être désiré, ce soir, Matisse le premier. Les fesses posées sur le bord d'une table en fer forgé en retrait de la foule, son débardeur laissant entrevoir ses côtes musclées et parfois même le début d'un mamelon bronzé, il raconte son dernier exploit de ski nautique à trois jeunes femmes déjà amoureuses. Joséphine, en voyant la main de Matisse se poser sur la hanche de l'une d'elles, pense à Zoé, à l'état de son cœur. Elle se demande si elle sourit au moins une fois par jour, si elle prend soin de sa peine, si elle se confie à quelqu'un, à une autre amie ou à son journal intime, peut-être. Tandis que Matisse remplit les trous dans son cœur avec de l'attention éphémère, Joséphine espère que Zoé va réellement bien et qu'elle ne perd pas ses dernières soirées d'été à essayer de se guérir avec des frivolités.

Il y a beaucoup de choses qui me fâchent : les gens qui ne compostent pas, les automobilistes qui détestent les cyclistes, les cyclistes qui détestent les piétons, les racistes-misogynes-homophobes (ou en d'autres mots la pire sorte d'humains), les enfants impolis, les parents surprotecteurs, les filles qui détestent les filles, les hommes dégoûtés par les menstruations, les gens qui ne laissent pas de pourboire, les menus de resto sans option végé, les tempêtes de neige impromptues, la musique chez les concessionnaires de voitures, et aussi, surtout ces jours-ci, les gens qui gèrent leur chagrin d'amour avec la paresse comme arme à leur peine. Ceux qui se protègent le cœur brisé en faisant comme si de rien n'était, qui étouffent leurs émotions pour éviter de sentir la douleur. Matisse me déçoit de jouer à ce jeu-là, un jeu de fausse confiance, de fausse solidité, de faux contrôle. J'aurais aimé qu'il me montre le vrai visage de sa peine. Mais non, il flirte, le mamelon à l'air et les boucles dans le vent joyeux.

Colin, lui, est au bar, avec son polo bleu et ses cheveux bouclés en queue de cheval peu assumée. Joséphine a essayé de le rassurer avant de partir du manoir, elle lui a répété que ça lui allait bien, qu'il faisait bien, que tout était bien dans cette coiffure des temps modernes. Mais même après autant de compliments, il n'est toujours sûr de rien. On dirait, de loin comme ça, qu'il se sent nu de la nuque. Ses joues sont rouges, il se commande un rhum coca, le barman l'ignore, il détache ses cheveux, répète sa commande, il se fait entendre, il redevient lui-même. Il sort une paille réutilisable de la poche de son jeans et sirote fièrement son cocktail, l'œil festif, les petites

valeurs à la bonne place. Joséphine sourit en l'observant de l'autre côté du bar. Le charme fou et la naïveté de son ami la touchent fort.

Le chaos du bar est déstabilisant. Après un été en entier à vivre dans la tranquillité du domaine, Joséphine tente de s'adapter à l'effervescence des lieux, à la foule turbulente, à l'odeur d'alcool et de joints roulés serrés, aux sols collants. Malgré les ventilateurs au plafond de la terrasse, la chaleur colle à sa peau, la sueur fait glisser ses cuisses sur le cuir du tabouret. Elle cherche Luca autour, il n'est ni au bar ni en train de raconter des anecdotes sportives à des filles qui verraient dans sa froideur une opportunité de vivre quelque chose d'intense. Joséphine se lève, se faufile entre les jeunes fêtards en chemises et bermudas, en hauts de bikini et en jupes de toutes les longueurs, et entre dans le bar. Ses joues picotent sous l'effet de sa vodka fruitée, une goutte de transpiration roule entre ses seins, elle évite un jeune homme qui titube, s'efforce d'avoir le cœur à la fête, mais c'est plus fort qu'elle, la cigale lui manque (et les lucioles et les grenouilles et les trois chiens et tout le reste). C'est peut-être bête, mais c'est ce qu'elle ressent.

Une chanson française résonne dans les haut-parleurs, une voix de femme, jeune, grave et sensuelle, une voix de cigarette occasionnelle, de café quotidien et de dessert au miel, susurre des mots d'amour d'été à l'oreille des danseurs passionnés. La chanson est remixée, rythmée juste assez pour qu'on puisse danser dessus sans trop s'emporter. Au milieu de la piste luisante de cocktails renversés, Luca se dandine comme s'il avait oublié que sa nonchalance était sa marque de commerce. Joséphine s'arrête quelques mètres devant lui, elle est incapable de détourner son regard, elle est hypnotisée par sa soudaine liberté, celle de son corps surtout. Luca a le visage en lumière, il sourit les yeux fermés, les tempes et le cou mouillés. Son t-shirt trempé moule son torse fier, ses pectoraux se définissent au rythme de ses mouvements. Il ne danse pas, il sent, il vit, il profite, il s'en fout. Et c'est beau, c'est rafraîchissant, c'est sensuel d'une nouvelle façon. Joséphine sent son cœur se démener sous le lin de sa chemise empruntée, ses cheveux se dressent sur son cuir chevelu, ses mamelons font la même chose, les signes de son excitation la rendent festive, enfin. Mais elle ne bouge pas, elle reste là à admirer autant de désinvolture et de joie. Elle a

rarement vu un homme aussi bien dans sa peau. Luca se présente enfin tel qu'il est, sa timidité s'est évaporée d'un coup, il n'est que chaleur. C'est la première fois que Joséphine fait ce constat : c'est beau, un homme qui danse, qui habite son corps, qui se laisse aller. Il lui aura fallu vingt ans pour s'en rendre compte.

Sentant le regard gourmand de Joséphine, mais aussi d'une poignée de filles autour, Luca ouvre les yeux tout en continuant de bouger, loin d'être fatigué. Il croise le regard de son amie d'enfance, remarque qu'elle est tout à l'envers à cause de lui, s'approche lentement, son visage comme une œuvre abstraite sous les néons aléatoires. Il se penche pour lui souffler à l'oreille :

— Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Parce que je ne t'ai jamais vu comme ça.

— C'est parce que tu ne me regardes pas souvent.

Luca soutient son regard, assumé, ses yeux sont plantés dans ceux de Joséphine, solides, vrais. Il continue :

— Moi je te regarde tout le temps.

Il dépose ses lèvres trempées dans son cou, sous l'oreille, à droite. C'est un baiser et une déclaration en même temps. Elle le laisse se reposer là, reprendre son souffle contre sa peau alors qu'elle assimile ces mots importants, cette confidence qu'elle reçoit comme la plus grande surprise de son été.

Quand Luca quitte le cou de Joséphine, la musique a changé, l'ambiance aussi, tout est différent.

Les trois frères ont quitté le domaine très tôt ce matin. Le soleil se levait à peine qu'ils s'affairaient déjà à remplir de bagages la Jeep de Colin, pour un long week-end de compétition. Joséphine aurait pu les accompagner, mais l'été se termine et elle veut profiter le plus possible de ses derniers moments au manoir. Le calme qui a pris les lieux d'assaut depuis leur départ est déstabilisant, il fait beaucoup de place à une nostalgie hâtive, à un puissant sentiment de vide et de mélancolie.

Joséphine est allongée sur l'un des divans du salon, son corps s'y enfonce avec aise comme dans un nuage de velours luxueux. Bobby, Jiji et Sapin ronflent à ses pieds, un vieux vinyle joue des notes délicates de bossa nova dans le tourne-disque, une bougie au chêne blanc brûle de plein feu sur la table basse en travertin et la porte-fenêtre est grande ouverte, laissant la brise de fin de journée se mêler à l'ambiance feutrée du manoir. Après avoir passé de longues heures enfermée dans son bureau à rédiger et réviser ses recettes, Suzanne débarque au salon avec une bouteille de rouge et deux verres ballons. Elle s'installe sur le fauteuil en cuir italien avec l'envie de profiter de la présence de Joséphine. Elle aussi, elle se sent nostalgique avant l'heure. En levant son verre pour le cogner doucement contre celui de son invitée, elle se racle la gorge, émotive.

— Tu le sais, hein, que t'es chez toi ici, ma belle Jo ?

Suzanne prend une gorgée pour camoufler sa soudaine fragilité. Joséphine ne boit pas tout de suite, elle veut la rassurer.

— Je regrette tous les étés que j’ai manqués. Ça me fait mal quand j’y pense. Mais je sens que je suis en train de rattraper un peu de temps perdu.

Le visage de Suzanne s’illumine.

— Heureusement que t’es revenue.

Cette affirmation toute simple est pleine de sous-entendus, c’est lourd. Joséphine veut comprendre, mais elle n’a même pas le temps de poser ses questions que Suzanne se lance dans un récit. La vraie histoire est beaucoup plus simple que Joséphine ne l’aurait imaginée : la distance, puis la coupure entre les deux familles, c’est le résultat d’une pure paresse, et c’est tout. C’est une histoire de vie d’adultes qui va trop vite et qui ne laisse plus de place aux plaisirs importants, comme ceux des amitiés en été. Il n’y a eu ni drame ni querelle, juste de la passivité, de la négligence, du laisser-aller. Les horaires se sont compliqués, les appels se sont faits rares, la culpabilité de se négliger a pris trop de place, les vacances ont cessé de se planifier. Le cœur de Joséphine se serre, c’est tellement lâche, tellement adulte d’abandonner des liens aussi précieux pour courir après le temps.

Suzanne tente de se justifier :

— Je pense qu’on a sous-estimé le pouvoir de l’amitié, de se rassembler, de s’avoir les uns les autres. On n’avait pas de bonne raison, outre les horaires, les angoisses, le quotidien, la distance et tout ce qui complique nos vies occupées. Avoir des amis, à notre âge, en tant que parents en plus, c’est moins à la mode, c’est trop prenant, ou trop confrontant peut-être…

— C’est tellement triste, ce que tu dis.

— Je sais, mais là, vous voir renouer, constater à quel point vous travaillez dur pour être heureux ensemble, à quel point vous façonnez vos liens… C’est la plus douce des claques au visage. J’apprends beaucoup à vous voir. Ça me réconcilie avec tous ces rendez-vous manqués par notre faute, à tes parents et moi.

La déception douloureuse que ressent Joséphine est tout d’un coup apaisée par un sentiment de grande fierté. Suzanne a raison ; l’amitié qui règne entre elle et les frères D’Amour est enviable et elle aime penser qu’elle sera durable, plus solide que celle qui unissait leurs parents. Certes, il y a ce facteur désir qui vient brouiller les pistes et les fragiliser à certains moments, mais Joséphine sent très fort qu’ils seront toujours capables de continuer à s’aimer malgré ces pulsions imprévisibles.

Peut-être que Suzanne ne me dit pas tout, peut-être qu’elle veut me protéger d’une vérité un peu moins poétique pour que je garde d’elle, et de mes parents, une image d’adultes qui ont sacrifié une vie d’amitié pour honorer leur vie de famille. Peut-être qu’elle me cache la laideur de cette coupure, qu’elle ne veut pas m’avouer que ma mère ne pouvait plus supporter sa vie si facile, qu’elle en était réellement jalouse, ou alors que Suzanne était elle-même jalouse de la présence de mon père, de son implication dans ma vie. Peut-être que leurs failles respectives les empêchaient de s’aimer, de s’entretenir, d’être là les uns pour les autres. Je leur en veux d’avoir abandonné, mais en même temps, je comprends la fatigue que l’envie peut créer. C’est laid, mais c’est humain.

Joséphine laisse Jiji monter sur le divan à côté d’elle. La bête se blottit contre sa hanche, le museau mouillé sur sa cuisse. Suzanne boit une autre gorgée, plus petite cette fois-ci, plus authentique, elle essuie une larme sur sa joue et s’enfonce dans le fauteuil, plus légère enfin.

Joséphine pense aux D’Amour, à cette proximité pleine de failles, de maladresses, de silences, qui s’est installée entre eux. Leur amitié est née dans l’insouciance de l’enfance et a fleuri dans une période où tout bouillonne, où la vie d’adulte qui commence rend égoïste. Mais tout est beau quand même. Elle sait que c’est la puissance de la nostalgie qui les tisse si serré, qui leur permet de s’aimer, peu importe ce qu’ils sont en train de devenir. Joséphine fait donc une promesse à Suzanne : pas question d’abandonner ses fils. Elle ajoute ce défi supplémentaire à sa fameuse liste pour se garantir une vie de femme bien remplie, vraie surtout.

Après trois jours de pluie lourde, le soleil brille plus fort que jamais, et les trois frères sont revenus au domaine D'Amour. Le gazon est redevenu piquant, les peaux s'imbibent de crème solaire chère, le quai est sec, l'eau est calme, les fleurs ont déjà soif, c'est une belle journée. Joséphine a passé la matinée à cueillir les tomates ancestrales du jardin en plein soleil pour aider Suzanne à concocter sa sauce, la plus classique. Comme chaque saison, elle priorise la simplicité : des tomates, de l'ail, du basilic, des anchois. Le secret est dans la cueillette, et cette année, Joséphine en détient la clé.

Les épaules rouges et de la terre sous les ongles, elle admire les trois frères qui terminent leur entraînement du matin en dégustant à pleine bouche le fruit de son été. De sa main libre, elle gratte Sapin qui somnole à sa gauche, la bedaine vers le ciel. Elle prend le temps d'emmagasiner les odeurs dans sa mémoire. Aujourd'hui, à ce moment bien précis, c'est un mélange de bois mouillé, de cèdre, de terre, de pollen, d'herbes variées, de chien heureux et de barbecue lointain.

Sur le lac, Luca saute à l'eau pour son dernier tour avant le déjeuner. Il est fier de son entraînement, ça se voit dans son plongeon. Il remonte à la surface et secoue sa crinière noire qui menace de lui bloquer la vue à tout moment, il fait comme Matisse. Ou Matisse fait comme lui, peu importe. Joséphine plisse les yeux pour l'observer comme il faut, elle peut voir sa mâchoire qui se crispe, ses lèvres qui se mouillent, les muscles de son cou qui se contractent, son poignet, hors de l'eau, qu'il secoue pour faire passer la douleur. Il sait qu'elle le regarde, elle sait qu'il sait qu'elle le regarde. C'est excitant. Bras et corde tendus, il s'extirpe hors de l'eau alors que le bateau accélère d'un coup. C'est toujours la même chose ; il glisse sur le lac

et danse entre les ballons, tout en contrôle. Ses quelques années supplémentaires de pratique sont payantes, ses gestes sont plus précis que ceux de ses frères cadets, plus définis, moins casse-cou. Assumés aussi. Joséphine se surprend à espérer qu'il a la même maturité dans sa manière de prendre soin de ses émotions. C'est une idée qui fait rêver. Elle n'apprend pas de ses erreurs ; déjà, elle recommence à se faire des attentes.

En terminant le cœur de sa tomate, Joséphine se lève et traverse la pelouse pour atteindre la rive du lac. Elle retire ses sandales en cuir, de vieilles godasses confortables empruntées à Suzanne pour les salir dans le jardin, et avance prudemment dans l'eau claire. Le sable glisse sous ses pieds, des poissons viennent tout de suite chatouiller ses orteils, curieux. En trame de fond, le moteur du bateau, le bruit des vagues sur le quai alors que Luca termine son dernier virage, la rumeur d'une conversation téléphonique sur la véranda, la cigale, fidèle au poste. Joséphine souhaiterait que leur entraînement s'étire encore un peu, que les garçons restent là-bas à l'autre bout du lac à vivre leur vie de sportifs pour lui laisser le temps de comprendre comment elle se sent. La fin de l'été la pousse à réfléchir davantage, à décortiquer le chemin qu'elle a parcouru depuis le début des vacances.

Je me demande si je suis venue au domaine D'Amour pour les bonnes raisons… Si ma curiosité et ma libido en feu m'ont joué de mauvais tours, si Colin m'en veut d'imposer cette distance entre nous, si Matisse a quelque chose de plus à m'offrir, si je dois me laisser porter par mes pulsions du début, si je dois accorder plus d'attention à Luca, ou si je dois plutôt me concentrer sur ma cueillette, mes tâches et ma peau qui bronze jusqu'à ce que j'aie à dire adieu à cette famille qui vit d'amour, de limonade et d'huile de moteur. Je me demande si j'ai bien fait de venir ou si c'était une mauvaise idée, si ces vacances auront l'effet d'un mirage dès mon

retour en ville, si tout va tellement me manquer que j'aurai du mal à réintégrer ma vie, à me satisfaire du vin moins cher, des draps moins doux, des tomates moins juteuses, de la tendresse moins tendre. Je me demande si je vais revenir. C'est beaucoup de fils à démêler pour une journée de canicule.

Joséphine se débarrasse de son t-shirt et plonge discrètement. Elle reste sous l'eau le plus longtemps qu'elle peut, ses cheveux en méduses autour de sa tête, les yeux fermés, des bulles agitées comme des bijoux ou des lucioles aquatiques tout autour. Submergée, elle se sent soudain entièrement seule, mais le plus beau dans ce sentiment, c'est le calme. Elle n'a pas peur, elle n'a pas besoin qu'on vienne la rejoindre, qu'on la ramène à la surface. Cette pensée la remplit de légèreté, d'une immense fierté. Elle voit clair même les yeux bien clos ; tous les regards échangés, les sourires volés, les repas partagés, les discussions de fin de soirée, les pensées sensuelles, les éclairs dans son sexe, les orgasmes puissants et même ceux plus discrets, tout ça en a valu la peine. Elle a écouté ses désirs, elle s'est laissée être juste assez égoïste, elle n'en a fait qu'à sa tête et a entendu son cœur. À vingt ans et quelques mois d'été, elle a appris à se faire plaisir.

En remontant à la surface, elle secoue sa crinière comme le font si bien les D'Amour, ouvre les yeux grands en laissant l'eau du lac lui piquer les iris et se dit, émue, qu'il faudrait bien qu'elle se souvienne longtemps de cette date importante dans sa vie de femme : 14 août, grand jour pour Jo.

REMERCIEMENTS

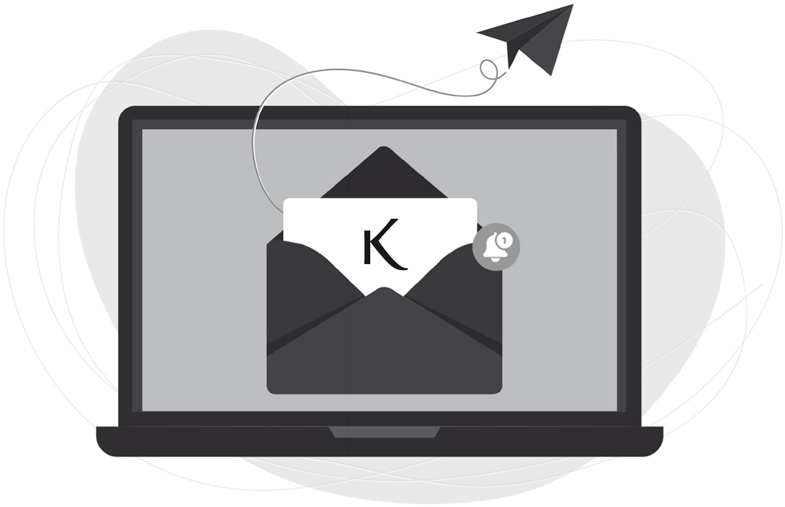
Merci à mes amis d’enfance, qui m’ont permis de m’inspirer de leur univers nautique.

Merci à Emmanuelle et René de Vette, et à Florence Ravary-Berger.

Merci à Nicola et Romy Morel.

Merci à Ti-Dan et Andréane.

Rejoins la tribu Kennes



ABONNE-TOI À NOTRE NEWSLETTER !

RETROUVE-NOUS AUSSI SUR FACEBOOK ET INSTAGRAM !

@kenneseditions

Kennes Éditions

www.kenneseditions.com